CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES, 223e ET 224e LIVRAISONS. THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS, RUE VIVIENNE, 2 BIS.

2



L'OISEAU DE PARADIS

PIÈCE FÉERIE EN CINQ ACTES

PAR MM. J. GABRIEL ET MICHEL MASSON

BALLETS COMPOSÉS ET RÉGLÉS PAR M. MASSOT. — MUSIQUE DE M. FOSSEY

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 5 JUILLET 1856.

A MADAME GUY-STÉPHAN,

Hommage de sincère gratitude et de bien bonne amitié,
les auteurs, J. GABRIEL ET MICHEL MASSON.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

DJINA,
STELLA, jeune bohémienne,
CLOTILDE DE VILLERVILLE,
LA REINE DES SONGES,
PHÉNICE, première danseuse, } ...... Mme GUY-STÉPHAN.
NIKOBAR, brahmine alchimiste......... MM. PERRIN.
DON FERNAND, jeune lieut. de vaisseau. AURÈLE.
COURTE-BOTTE, jeune matelot français. FRANCISQUE jeune.
KARABOUL,
ALCINDOR,
VIVARGENTI,
BAMBINOS, } .... ALEXANDRE.
LE MARQUIS D'AGUILAR............. CLÉMENT-JUST.
SAKEMOR, chef des bohémiens......... FAILLE.
PANÇA-PLATA-FLORÈS, alcade mayor.. MM. JOSSE.
LE CHEF DES BRAHMINES........... PEPIN.
UN SEIGNEUR FRANÇAIS............. BLOT.
AILE DE MOUCHE, esclave indien muet,
RAOUKI, jeune bohémien,
ZAPATA, danseur espagnol, } MASSOT.
MOUSSELINE, jeune indienne au service de Nikobar.................... Mlles LÉONTINE.
LA BARONNE DE LA FOLLE-FERTÉ... LAGRANGE
PAQUITTA, jeune hôtelière espagnole.... LEROYER.
UNE BUCHERONNE de la Forêt-Noire... HÉLOISE
BRAHMINES, ESCLAVES, SEIGNEURS ET DAMES, BUCHERONS, BOHÉMIENS, SOLDATS, CHANTEURS ET DANSEURS ESPAGNOLS.

ACTE PREMIER.

Une grotte taillée dans le roc. Elle est garnie d'instruments d'alchimie et d'astrologie; à la droite du public, un vaste fourneau de chimiste sur lequel est placé une marmite de cuivre fermée par un couvercle mobile; sur le côté droit du corps de la marmite, on a adapté une cornue dont la tubulure communique avec une grande cloche de verre qui est posée sur un socle, au milieu du théâtre; à la gauche des spectateurs, une table recouverte d'un tapis; sur la table un petit miroir ovale terminé par un manche d'écrau. — Parmi les ornements bizarres qui garnissent le mur, à gauche, il y a une énorme tête de caïman qui fait saillie.

SCÈNE PREMIÈRE.

KARABOUL, seul.

(Au lever du rideau, Karaboul paraît, il marche et saute à la manière des singes. Il vient visiter le feu du fourneau, et il rit pour témoigner qu'il est content de lui. Tout à coup on entend gronder au loin le tonnerre. — L'obscurité se répand dans la grotte. Karaboul paraît surpris et inquiet de cette nuit subite: Oh! oh! Un éclair passe, Karaboul rit: Hi! hi!... Il a compris la cause de l'obscurité; puis il souffle le feu. — L'orage plus violent s'est rapproché, et la pluie tombe à flots. — Courte-Botte entre précipitemment.)

SCÈNE II.

COURTE-BOTTE, KARABOUL.

COURTE-BOTTE.

Réfugions-nous ici, seigneur Fernand... c'est le commencement de la fin du monde, je ne veux pas voir ça! (Se retournant.) Comment? je suis seul! et mon jeune maître... où est-il?... A tous bon!... je l'ai perdu en route!... il aura sans doute trouvé un autre abri sur cette plage indienne où nous venons de débarquer... Ah ça! où suis-je?... dans une tannière d'animaux sauvages peut-être! (Apercevant Karaboul.) Mais oui, voilà un singe... un singe savant... il fait du feu... (Regardant autour de lui.) Pristi! il en a de la vaisselle!... Faut croire qu'il est en famille... Il y en a trop pour un singe tout seul... une idée... cette batterie de cuisine... cette vaste marmite... je dois être chez un restaurateur de l'endroit... ça se trouverait bien... car la chaleur, les émotions du tonnerre, tout ça m'a creusé (Regardant Karaboul qui saute de joie à la vue du feu rallumé.) Eh bien! il ne s'aperçoit donc pas qu'il a un consommateur chez lui, le fricoteur indien. (Au ce moment la foudre éclate avec fracas. Mousseline effrayée paraît et s'arrête au fond. — Karaboul au bruit du tonnerre se retourne et fait trois saluts.) Il a l'air de me dire : Dieu vous bénisse... il est donc sourd?

SCÈNE III.

KARABOUL, COURTE-BOTTE, MOUSSELINE.

MOUSSELINE, s'avançant.

Non, mais il est muet, gentil étranger.

COURTE-BOTTE, avec surprise.

Ah! ah!... quelle ravissante insulaire!

MOUSSELINE.

Quel amour d'Européen!

COURTE-BOTTE.

Quelle taille de guêpe!

MOUSSELINE.

Quelle physionomie spirituelle!

COURTE-BOTTE.

Quelle mine appétissante!

MOUSSELINE.

Décidément, c'est un bien bel homme!

COURTE-BOTTE.

Bigre! on doit bien se nourrir ici. (Karaboul fait des signes à Mousseline en lui désignant l'étranger et voyant qu'elle n'en tient pas compte, il passe entre elle et Courte-Botte, et multiplie les gestes.)

COURTE-BOTTE.

Hein?... il vous prie de m'inviter à m'asseoir.

MOUSSELINE.

Au contraire, il m'invite à te prier de sortir... Ma foi non!... ta mine m'intéresse... D'ailleurs, ici où il n'y a que des muets, je ne trouve pas si souvent l'occasion du tête à tête... je te garde pour la conversation.

COURTE-BOTTE.

Pour tout ce qu'il vous plaira... vous entendez, pour tout ce qu'il vous plaira. (Karaboul recommence ses gestes.)

MOUSSELINE.

Arrière, esclave!... je prends cet étranger sous ma protection. (Elle étend la main sur Courte-Botte en signe de protection. Karaboul fait alors rapidement une foule de gestes, et il sort en menaçant Mousseline et Courte-Botte.)

SCÈNE IV.

MOUSSELINE, COURTE-BOTTE.

COURTE-BOTTE.

Ce gaillard-là ne parle pas assez, et il gesticule trop... Maintenant, daignez m'instruire, chez qui suis-je ici?

MOUSSELINE.

Tu vas le savoir.

Air : *Au doux pouvoir des noms, je crois* (Bonaparte à Brienne). — Eugène Déjazet.

Mon maître est le grand Nikobar,
Un vieux brahme qui, j'en suis sûre,
Peut, au seul moyen de son art,
Bouleverser toute la nature.
Moi qui nourris, soir et matin,
L'espoir d'épouser le Brahmine,
Je suis une Indienne bon teint,
Et l'on me nomme Mousseline.

A ton tour, qui es-tu?

COURTE-BOTTE.

C'est juste.

Même air.

Enfant d' l'amour,
J'ai vu le jour
Aux bords peu fleuris de la Seine.
Présent'ment,
Pour mon agrément,
Sur terre et sur mer je m' promène.
J'ai le sang vif,
Et le cœur actif,
Pour l'appétit nul ne m' dégotte,
Et j'ai pour sobriquet
Coquet,
Le joli nom de Courte-Botte.

MOUSSELINE.

Oui, c'est un bien joli nom... il me plaît bien plus que Karaboul

COURTE-BOTTE.

Où prenez-vous Karaboul? un village aux environs?

MOUSSELINE.

Non, c'est le gros être qui était là tout à l'heure.

COURTE-BOTTE.

Ah! le singe inhospitalier?

MOUSSELINE.

Au moins, avec toi, on peut causer?

COURTE-BOTTE.

Certainement... en mangeant un petit morceau. (A part.) J'espère qu'elle va mettre le couvert.

MOUSSELINE, soupirant.

Hélas! tu auras beau parler, tu ne pourras pas me dire ce que je grille de savoir. Tu n'es pas sorcier, toi... tu n'es pas astrologue, alchimiste et magicien comme mon vieux Brahmine.

COURTE-BOTTE.

Il est tout cela?... Diable! je ne suis pas en sûreté dans son établissement.

MOUSSELINE.

Rassure-toi... Sa puissance, qui est sans bornes sur les crédules Indiens, ne peut rien, même sur les imbéciles des autres parties du monde.

COURTE-BOTTE.

Alors, je brave sa puissance.

MOUSSELINE.

Ah! si j'avais celle de déchiffrer le grimoire de l'avenir, moi... je saurais enfin si c'est en ma faveur que le grand Nikobar fera ses treizièmes noces.

COURTE-BOTTE.

Les treizièmes!... mauvais compte.

MOUSSELINE.

Pour lui, si je parviens à être sa femme... Mais j'ai beau l'envelopper d'œillades, l'inonder de soupirs, le bourrer de douceurs, quitte à me rattraper plus tard... bernique, il n'y mord pas... Non, ça n'est pas naturel... il faut qu'il ait son idée ailleurs.

COURTE-BOTTE.

Vous avez peut-être une rivale. (A part.) Elle ne se foule pas la rate pour m'offrir quelque chose.

MOUSSELINE.

Une rivale!... j'en ai peur... on se cache de moi... mais je guette... j'espionne... j'ai surpris des préparatifs... enfin j'ai entendu le vieux Brahmine parler tout seul d'une inconnue...

COURTE-BOTTE.

Tiens! c'est comme mon maître, le seigneur don Fernand... lieutenant de vaisseau dans la marine espagnole... Il a débarqué tout exprès sur vos côtes pour découvrir une jeune fille qui doit, dit-il, lui donner son premier amour.

MOUSSELINE.

C'est aussi un cœur tout neuf que Nikobar se flatte de posséder.

COURTE-BOTTE.

Don Fernand a le fol espoir de rencontrer aujourd'hui même ce rarissime trésor.

MOUSSELINE.

« C'est pour aujourd'hui! » se disait aussi ce matin le vieux Brahmine.

COURTE-BOTTE.

En effet... votre maître doit attendre quelqu'un ; car cette vaste chaudière qui est là sur le feu annonce des intentions gastronomiques... c'est peut-être le repas de noces qui mijote.

MOUSSELINE.

Si je le savais!... je renverserais la marmite.

COURTE-BOTTE.

On peut s'en assurer en y goûtant...

MOUSSELINE.

C'est ça, goûtons-y, du moins ils n'en auront pas l'étrenne.

COURTE-BOTTE, à lui-même avec satisfaction.

Enfin, je vais donc me mettre à table ! (Mousseline se dispose à puiser dans la marmite, lorsque Nikobar paraît au fond. Il est suivi de Karaboul.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, NIKOBAR, KARABOUL.

(Le Brahmine a vu le mouvement de Mousseline. Soudain, il lève le petit doigt en l'air. Au même instant, on entend le bruit d'un soufflet.)

MOUSSELINE, poussant un cri et portant la main à sa joue.

Ah! que c'est méchant !

NIKOBAR.

Je t'avais prévenue, Mousseline... il ne faut toucher à rien dans mon laboratoire... tout ça brûle... (Inspectant le feu.) ou plutôt, non... ça languit... ranime le feu, Karaboul... de l'activité... mon garçon... attends... je vais t'en donner. (Il lève plusieurs fois le petit doigt en l'air. On entend le bruit d'une suite de soufflets. Karaboul à chaque fois pousse un petit cri : Oh! et il porte la main à sa joue.)

COURTE-BOTTE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MOUSSELINE.

Des soufflets! C'est comme ça que notre maître nous en envoie sans se déranger, en levant seulement un doigt en l'air et en prononçant tout bas des paroles magiques... Ah! si je pouvais lui chipper ce secret-là!.

NIKOBAR, à Mousseline en regardant Courte-Botte.

Il paraît que tu reçois quand je n'y suis pas?

MOUSSELINE, à part.

Oui, je reçois des soufflets. (Haut.) Je suis la loi du Brahma, dont vous devez connaître la consigne, vous, son vingt-cinquième gardien... Dès qu'on frappe à ma porte, je dis : entrez!

NIKOBAR.

Oh! l'étranger n'avait pas attendu ta permission pour s'introduire ici... ne mens pas... je sais toute la vérité par mon fidèle Karaboul... Tu t'avises de vouloir traiter en mon absence, imprudente!

COURTE-BOTTE, s'interposant entre eux.

Arrêtez, grand Nikobar, superbe Brahmine!

Air : *Ah! vous avez des droits superbes.*

Pour ell' je vous demande grâce,
Elle offrait par humanité,
Au joli voyageur qui passe,
Un bouillon d' l'hospitalité.

NIKOBAR.

A moi seul tu dois rendre grâce,
Car si je m'étais moins pressé,
Le joli voyageur qui passe } *bis.*
Serait déjà trépassé.

MOUSSELINE, d'un ton câlin, à Nikobar.

Dame!.. je ne savais pas, moi... c'est votre faute... voilà ce que c'est que de faire des cachotteries à sa grosse Mousseline... une bonne pièce pourtant, qui serait d'étoffe à faire le bonheur de son vieux Brahmine.

NIKOBAR.

Ah! bien... bien... tu en reviens à tes prétentions au mariage... A propos de ça, ma mignonne... je te préviens que j'attends aujourd'hui même celle dont je dois embellir la destinée... c'est la treizième heureuse que je ferai... Comme je tiens à ce qu'elle le soit complètement... ou à peu près... arrange-toi pour lui plaire. (A Courte-Botte.) Étranger, je ne te renvoie pas; mais j'ai absolument besoin de ton absence et de celle de Mousseline; elle peut te reconduire le plus loin possible.

MOUSSELINE, avec douceur.

Tu veux être seul pour préparer toi-même ton repas de noces... n'est-ce pas, mon doux maître?

NIKOBAR, mystérieusement.

Peut-être.

MOUSSELINE, changeant de ton.

Eh bien!.. tu auras le plaisir de le recommencer ! (Elle fait un mouvement comme pour renverser la marmite.)

NIKOBAR, furieux.

Malheureuse ! (Coup de tam-tam. Nikobar lève le petit doigt en l'air. On entend le bruit d'une paire de soufflets.)

MOUSSELINE ET COURTE-BOTTE.

Ah! (Ils se sauvent effrayés.)

KARABOUL saute et rit aux éclats.

Pouff! pouff! pouff!

SCÈNE VI.

NIKOBAR, KARABOUL.

NIKOBAR, à Karaboul qui rit toujours.

Tu ris, animal!.. tu ne sais donc pas le déplorable désastre que pouvait causer cette vipère de Mousseline?... Non, il ne le sait pas, puisque je ne lui ai pas encore dit quel merveilleux résultat j'attends aujourd'hui de la sublime opération chimique qui m'absorbe depuis huit lunes, trois quartiers et six aubes matinales. (Haut.) Karaboul, prête-moi tes oreilles.

KARABOUL, reculant et mimant.

Non... j'y tiens... je les garde.

NIKOBAR.

Imbécile, si je les voulais pour moi, il y a longtemps qu'elles seraient dans un bocal... je ne te demande que de m'écouter.

KARABOUL, revenant et par gestes.

Me voilà... j'écoute.

NIKOBAR, s'essuyant et mettant ses lunettes.

Je vais me remarier, mon garçon.

KARABOUL, joyeux par gestes.

Quel plaisir!... on mangera à en être gros comme un Poussah!... on boira à en trébucher en marchant, on dansera, etc.

NIKOBAR.

Boire... manger... danser, se divertir, c'est fort réjouissant, mais attends au moins que ma nouvelle épouse soit arrivée.

KARABOUL, avec empressement et s'exprimant toujours par gestes.

Je vais ouvrir la porte, aller au-devant d'elle pour l'introduire ici.

NIKOBAR, le retenant.

Où vas-tu?... Il est inutile de te déranger, car celle que j'attends n'entrera pas par la porte.

KARABOUL, étonné.

Ah! (Il regarde en haut et en bas avec incertitude.)

NIKOBAR.

Tu demandes d'où elle viendra?... de là! (Il montre la marmite qui est sur le fourneau.) Vois-tu; les vapeurs délétères se dégageant des matières phlogistiques placées par moi dans ce récipient, forment un gaz diaphane et opaque qui, en se condensant, va déposer là, sous cette cornue, le corps nu d'une créature mignonne et féminime qui sera mon épouse... As-tu saisi?

KARABOUL, par gestes.

Non.

NIKOBAR.

Non... très-bien. Tu comprends maintenant mon épouvante lorsque Mousseline a pensé mettre en péril cette précieuse composition, espoir de mon bonheur futur. Mais, me diras-tu... ou ne me diras-tu pas, qui vous a enseigné une pareille recette? (prenant un livre sur la table.) Ce livre où j'ai trouvé aussi le moyen de composer l'eau d'immortalité; mais j'y renonce... il me faudrait pour cela trois choses venues d'Europe et apportées par un Européen..? Je n'en ai pas sous la main... ne pensons qu'à ma nouvelle épouse... Oui Karaboul, c'est dans ce vieux manuscrit, qui renferme les plus merveilleuses inventions de mon art, que j'ai puisé ce secret... voici l'instant de tout finir... les astres sont propices à cette fabrication hétérogène et conjugale : le Bélier entre en conjonction avec le Capricorne... mon chronomètre indique le passage de Vénus et la décroissance de Vulcain... c'est la minute fortunée... tout me seconde... allons chaud! chaud! aide-moi à volatiliser mon épouse... je vais chercher les substances qui me manquent encore. (Il va chercher un petit coffret qu'il dépose à terre. Karaboul s'avance pour regarder le contenu du coffret.) Eh bien! curieux... attends ma permission... je te permets maintenant de me passer les ingrédients qui me sont nécessaires. (Il soulève le couvercle de la marmite et consulte en y goûtant sa composition chimique.) Je crois que ma femme sera d'une bonne pâte... il ne s'agit plus que de l'assaisonner.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MOUSSELINE.

MOUSSELINE, paraissant, à part.

On gagne toujours à écouter... Ah! tu veux te confectionner une épouse!... Si celle-là n'est pas bossue ou tortue, ce ne sera pas ma faute. (Elle se cache. — Nikobar, pendant l'aparté de Mousseline, est resté absorbé dans la contemplation ainsi que Karaboul.)

NIKOBAR.

Attention à mes ordres, et pas de maladresse, ou mon épouse serait manquée... Donne-moi de la fleur de corail pour ses lèvres... un filet d'éclair pour ses yeux... des larmes de perles pour les dents.

Air : *Houp! houp!* (d'Henrion.)

Bien, bien,
Cet heureux mélange,
Bien, bien,

Produit merveilleux!
Bien, bien,
Va me faire un ange,
Bien, bien,
Un ange des cieux.
Si la femme a mille agréments,
Elle a de bien fâchus moments.
J'en veux une parfaite en tout,
Et je vais la faire à mon goût.
Sa beauté,
Sa gaîté,
Son amabilité,
Oui, tout cela sera cité.
Bien, bien, etc.

Air de *Lantara.*

Oui, ma femme sera charmante;
J'ajoute ici trente grains de beauté ..
Je la voudrais aussi constante...
(Prenant un petit flacon.)
De ce flacon l'élixir est vanté;
(Il lit l'étiquette.)
« Essence de fidélité! »
Liqueur divine, on connaît ton mérite!
Je vais donc voir tous mes vœux exaucés!
Mais la bouteille est bien petite,
Je tremble, hélas! de n'en pas mettre assez (*bis*).

Ajouterai-je une pincée de malice?... (Karaboul veut puiser dans la boîte que Nikobar vient d'ouvrir.) On ne touche pas à cela... c'est la boîte à la malice! (A lui-même.) Au fait, non, je n'en mettrai pas... on a beau ne pas en mettre, la femme en a toujours trop.

REPRISE.

Bien, bien,
Cet heureux, etc.
(Il prend une racine et une râpe.)

Air de *la Robe et les Bottes.*

Il faut montrer de la prudence;
J'allais râper, sans y penser,
De la racine de patience:
Une femme peut s'en passer.
Pour être heureux dans son ménage,
Tout voir chez lui sans se montrer jaloux,
C'est le mari qui doit en faire usage...
Je m'en rapporte à messieurs les époux (*bis*).

Maintenant, je lui voudrais une vocation particulière qui me fut agréable... Parbleu, j'aime la danse, je suis fou de la danse; Karaboul passe moi la poudre de tarentule... elle dansera comme une bayadère, que dis-je?... comme la reine des bayadères!... (Il agite la combinaison.)

REPRISE.

Bien, bien,
Cet heureux mélange, etc.

Ça prend une très-jolie couleur, mais il y manque l'essentiel: le pouvoir d'aimer!

MOUSSELINE, reparaissant, et à part.

Oui, on t'aimera comme je danse.

NIKOBAR.

Apporte ici la fiole 7,777. (A lui-même.) Un cœur de colombe distillé dans de l'eau de diamant. (Il lit l'étiquette de la fiole que Karaboul lui apporte.) Malheureux! qu'est-ce que tu me donnes là? *Quintessence d'oiseau de paradis!* Si je n'y avais pas regardé, sais-tu bien ce que tu allais me faire faire?... Au lieu d'une femme j'aurais produit un oiseau, ou plutôt un être à métamorphose qui eût été tour à tour femme et porte-plumes!

Air: *Pour obtenir celle qu'il aime.* (Le Calife.)

Grâce à ta stupide imprudence,
Mon horizon n'était pas beau;
Quand je pense à la conséquence:
En ménage avec un oiseau!
Pour ma dignité maritale
Et pour l'exemple, quel scandale!
Quand monsieur voudrait se coucher,
Madame ailleurs irait percher.

(Karaboul lui apporte une autre fiole et reprend la première, qu'il pose sur la table.)

MOUSSELINE, à part.

Je ne la perds pas de vue cette fiole-là.

NIKOBAR, regardant la nouvelle fiole.

A la bonne heure!... Maintenant... tourne pendant que je verserai... (Karaboul tourne plusieurs fois sur lui-même.) Qu'est-ce que tu fais?... je te dis tourne ma femme, et prends garde qu'elle ne s'attache. (Il verse le contenu de la fiole dans la marmite.) Par la vertu du cœur de colombe, ô toi qui dois naître, tu donneras ton amour au premier qui aura le bonheur de sentir son cœur battre sous ta main.

MOUSSELINE, à part.

Le premier! c'est bon à savoir.

NIKOBAR.

Je suis tranquille... le premier, ce sera moi!... Par la puissance de l'eau de diamant, ton amour sera indestructible. (Pendant ce qui précède, Mousseline s'est plusieurs fois avancée pour se saisir de la fiole mise à l'écart, enfin elle s'en empare.)

MOUSSELINE, à part.

Je la tiens, la fiole de l'oiseau!

NIKOBAR, quittant le fourneau, à Karaboul.

Donne-moi le petit miroir. La femme est coquette, je veux pour la satisfaire que, dès sa première heure, elle sache qu'elle est jolie.

MOUSSELINE, à part et profitant du moment où Nikobar a quitté le fourneau, s'approche de la marmite et y verse la quintessence d'oiseau de paradis.

Ah! vieux Brahmine, tu me refuses ta main!... il te faut une autre femme!... Eh bien! celle-là aura des ailes... et si tu veux la suivre, il faudra que tu montes à l'arbre. (Elle sort furtivement.)

SCÈNE VIII.

NIKOBAR, KARABOUL.

NIKOBAR.

Eh bien! ce miroir!... (Il aperçoit Karaboul qui se mire dans la glace.) Par exemple... crois-tu donc qu'on a inventé ces choses-là pour reproduire des figures de singes... (Il lui prend le miroir.) Plaçons-le ici. (Il le pose près de la cloche de verre.) Brahma! Brahma! je m'en rapporte à toi pour la rendre parfaite!... Maintenant, laissons s'opérer la sublime combinaison.

(Karaboul, assis par terre, répète par gestes l'invocation de Nikobar.)

NIKOBAR.

Air: *Change, change-moi.* (La Chatte métamorphosée.)

Par grâce, aide-moi!
O Brahma! toi
Le dieu des mages;
Je le sais fort bien,
Sans toi, Brahma, de tels ouvrages
Ne valent rien.
La forme est pour beaucoup,
Et d'elle on vient à bout;
Mais j'avouerai surtout
Que l'âme est tout!
Là s'arrête l'effort
Du savant le plus fort;
Car l'âme, dit la loi,
Nous vient de toi...
Par grâce, aide-moi!
O Brahma! toi
Le dieu des mages;
Je le sais fort bien,
Sans toi, Brahma, de tels ouvrages
Ne valent rien.

(A la fin du couplet, Nikobar s'écrie avec transport en regardant la cloche de verre.)

Ah! vois-tu?... vois-tu?

KARABOUL, par gestes.

Non... rien.

NIKOBAR.

Comment, tu ne vois pas? (Changeant de ton.) Parbleu!... ni moi non plus... C'est cette diable de vapeur qui nous gêne l'œil... Tiens, prends ce soufflet.

(Il présente un soufflet à Karaboul, qui, tout occupé à regarder la cloche, ne fait pas attention à l'ordre de son maître. Nikobar, impatienté, lève le petit doigt. Bruit d'un soufflet.)

KARABOUL, portant la main à sa joue.

Oh!

NIKOBAR.

Mais prends donc ce soufflet... et souffle.

Air: *Encore un quart'on, Claudine.*

Peut-être mon ouvrage,
Hélas! est incomplet.
Pour chasser le nuage
Qui m'en cache l'effet,
Un p'tit coup d' soufflet,
Courage!
Un p'tit coup d' soufflet.

(Pendant le couplet précédent, les vapeurs renfermées dans la cloche semblent se dissiper et on commence à apercevoir une forme humaine, puis la dernière vapeur blanche ayant disparu, on a sous les yeux une gracieuse et mignonne créature. Elle est immobile.)

NIKOBAR.

Victoire!... Karaboul... victoire!...

KARABOUL, admirant.

Ah!

NIKOBAR.

Même air.

Brahma... par ta pantoufle!
Quel chef-d'œuvre j'ai fait!
Rien n'y manque...
(comme par souvenir.)
Ah! le souffle?
(A Karaboul.)
Souffle, ou gare au soufflet.
Un p'tit coup d' soufflet,
Marouffe,
Un p'tit coup d' soufflet.

(Karaboul agite le soufflet. — La vie semble pénétrer le nouvel être qui aspire l'air et étend les bras comme l'enfant au réveil. — Karaboul contemple l'œuvre magique de Nikobar, et rit en exprimant par gestes qu'il la trouve bien petite.)

NIKOBAR.

Maintenant, il faut qu'elle se développe... ce ne sera pas long... Je la place sous ta garde et sous celle de mes autres muets... Tu m'en réponds sur ta tête... qu'elle reste exposée une heure au soleil dans le bosquet de roses et d'orangers, et la cloche se brisera sous sa forme grandie, et l'enfant sera jeune fille!

(Des muets paraissent. — Karaboul s'est placé près de la cloche de verre, et sur un geste de Nikobar, l'appareil de chimie et le fourneau disparaissent sous terre avec Karaboul et les muets. Mousseline arrive presque au même moment.)

SCÈNE IX.

NIKOBAR, MOUSSELINE.

MOUSSELINE, à part.

Elle n'est pas là... c'est bien singulier.

NIKOBAR, se retournant.

Hein?... que viens-tu faire ici.

MOUSSELINE.

Je cherche quelque chose. (A part.) c'est-à-dire quelqu'un...

NIKOBAR.

Cherche, mon enfant, cherche. (A lui-même.) Il s'agit à présent de penser à lui donner la parole... Mais le grand Poussah, Batelu-Boutchou a ce qu'il faut pour cela... il possède le précieux breuvage *parolifique*... une décoction de langues de perroquets... il n'a rien à me refuser. Je vais me rendre chez lui.

MOUSSELINE.

Vous sortez... mais la personne que vous attendez.

NIKOBAR.

Djina? (A lui-même.) Je veux l'appeler Djina.

MOUSSELINE.

Djina!... si elle arrivait?

NIKOBAR.

Elle est arrivée! (A lui-même.) Dans une heure, elle sera bonne à manger... c'est-à-dire à marier. (Haut.) Dans une heure, Djina sera mon épouse... prends bien ça en note... (Il sort.)

SCÈNE X.

MOUSSELINE, puis COURTE-BOTTE et FERNAND.

MOUSSELINE, un moment seule.

Où diable peut-il avoir fourré ma rivale... sa Djina, comme il l'appelle? Ah! si quelqu'un pouvait m'aider à la trouver!...

COURTE-BOTTE, paraissant d'abord.

Vivat! je l'ai rattrapé!

MOUSSELINE.

Qui? elle?

COURTE-BOTTE.

Non... lui; le seigneur Fernand, mon maître, il veut vous parler.

MOUSSELINE.

Lui?

FERNAND, entrant.

Oui, moi dont le cœur espère et dont la tête est brûlante... car ce qui m'amène ici, c'est le pressentiment que je vous devrai la plus merveilleuse découverte.

MOUSSELINE.

Encore faut-il savoir ce que vous cherchez.

FERNAND.

Une fleur, une étoile, une adorable jeune fille, enfin, dont un songe enchanteur m'a promis l'amour. Si j'ai quitté notre navire, qui est en rade à une lieue de la côte, c'est qu'une voix secrète me disait que je trouverais aujourd'hui, sur cette plage, celle que l'amour destine au bonheur de ma vie.

MOUSSELINE.

Si ça pouvait être Djina?

FERNAND.

Djina!... l'émotion que m'a causé ce nom si doux m'a déjà prouvé que c'est elle... pourtant ce n'est pas dans une sombre grotte comme celle-ci, mais dans un délicieux bosquet près d'un temple que mon rêve m'avait dit que je la rencontrerais.

MOUSSELINE.

Près d'un temple?... ça doit être le bosquet de la pagode... il est là... à côté.

FERNAND.

A côté?... je n'ai vu qu'un mur d'une hauteur infranchissable et d'une longueur infinie.

COURTE-BOTTE.

Et pas la moindre porte?

MOUSSELINE.

Moi, je sais le moyen d'y entrer... il suffit d'arracher une dent à cette machoire-là... (Elle désigne la tête du Caïman qui est à gauche.) Mais il faut être dans une certaine condition, ou bien il vous arrive malheur. (A Courte-Botte.) Jeune homme, as-tu toujours été vertueux?

COURTE-BOTTE.

Je suis l'innocence même.

MOUSSELINE.

Alors, prends cette pince et cueille-lui une grosse dent.

COURTE-BOTTE, à lui-même.

Il ne peut pas mordre, il est empaillé. (Il s'approche de la tête du Caïman. Soudain la mâchoire s'ouvre et vomit des flammes.)

MOUSSELINE.

Ah! scélérat!... elle est drôle ton innocence!

FERNAND.

Si pour forcer le monstre à obéir il ne faut qu'avoir le cœur pur et attendre son premier amour, j'en réponds, il m'obéira. (Il touche la tête du Caïman avec la pince de fer. Soudain une dent tombe avec le bruit retentissant d'un coup de tam-tam. Le sol s'entr'ouvre.)

MOUSSELINE.

Voilà la porte ouverte.

COURTE-BOTTE, inquiet.

Il faut descendre par là?

MOUSSELINE.

Il n'y a pas d'autre chemin.

FERNAND.

Qu'importe!... si c'est pour trouver le bonheur!

COURTE-BOTTE, avec crainte.

Oui, mais comme ça doit nous éloigner du navire... je vous demande la permission de retourner à bord par un chemin plus court.

FERNAND.

Soit! Mousseline me guidera.

ENSEMBLE.

Air des *Deux Aveugles*. (Offenbach.)

Allons, courage?
Dans ce voyage,
L'Amour, je gage,
Nous / Vous conduira.
Que le vieux mage
Crève de rage,
Oui, l'avantage
Nous / Vous restera.

COURTE-BOTTE.

Mais prenez garde au sortilége!

FERNAND.

Un cœur épris n'a jamais peur!

MOUSSELINE.

Ici, d'ailleurs, je vous protége;

FERNAND.

Je suis certain d'être vainqueur.
Aucun péril ne m'arrête
Pour mériter sa conquête.

COURTE-BOTTE.

Le pauvre Nikobar
Arrivera trop tard.

FERNAND.

Heureux espoir!
Djina, ce soir,
Je vais te voir
En mon pouvoir.

ENSEMBLE.

Allons, courage, etc.

(A la fin de l'ensemble, Fernand, guidé par Mousseline, descend dans le passage souterrain; Courte-Botte sort par la droite.)

ACTE DEUXIÈME.

La jardin de la pagoda. — A gauche du public l'entrée du temple ; à droite, au premier plan, un bosquet d'arbres chargés de fruits et de fleurs.

—

CÈNE PREMIÈRE.

DJINA, KARABOUL, AILE DE MOUCHE, DEUX AUTRES MUETS, FERNAND, MOUSSELINE, puis NIKOBAR.

(Au fond, dans un bosquet formé par les arbres en fleurs, on voit Djina mollement couchée sur un lit de feuillage. Karaboul, Aile de Mouche et les deux muets, sont groupés autour de Djina, et ils semblent guetter son réveil. — Mousseline et Fernand paraissent à droite parmi les arbres.)

MOUSSELINE.

Là, nous y sommes !

FERNAND.

Oui, voilà bien le bosquet enchanté où je dois rencontrer celle que j'aime sans la connaître.

MOUSSELINE, désignant le groupe au fond.

Elle doit être là.

FERNAND.

Je veux la voir !... (Il va pour s'élancer vers Djina.)

MOUSSELINE, le retenant.

Eh ! vite ! cachons-nous... voici le Brahmine. (Elle entraîne Fernand vers la gauche. — Ils disparaissent ; on les revoit un peu après examinant ce qui se passe à travers le feuillage.)

NIKOBAR, arrivant par la gauche et s'arrêtant.

Enfin ! me revoilà près d'elle... il est l'heure, j'étais d'une impatience !... (haut) Muets, répondez, Djina est elle réveillée ? (Les muets démasquent Djina qui soulève doucement la tête ; puis elle ouvre les yeux, s'assied sur son lit de fleurs et semble incertaine d'elle-même, comme si tout était à sa sortie ; elle se lève enfin ; mais tout étonnée de ce qui s'éveille en elle, Djina s'examine et paraît chercher à se comprendre.)

NIKOBAR.

Charmante !

FERNAND, de même.

Adorable !

NIKOBAR.

Hein ! j'ai dit charmante, qui a dit adorable ? (Regardant autour de lui et ne voyant personne.) C'est l'écho... (A lui-même pendant que Djina continue à s'examiner.) Grâce au vénérable Poussah Batchi-Boutchou, je la tiens cette précieuse liqueur qui donne la parole... si je la lui administrais tout de suite... non ; une fois qu'elle se mettrait à parler, ça n'en finirait peut-être plus... Assurons-nous d'abord qu'elle possède toutes ses facultés sensitives. (Il s'avance vers Djina ; elle le regarde, mais aussitôt elle détourne la tête avec frayeur, et se cache le visage dans ses mains.) Je l'ai éblouie... c'est tout simple... l'aspect de ma majestueuse splendeur... c'est comme un rayon de soleil dans l'œil... Il faudrait quelqu'un de moins éblouissant que moi pour l'accoutumer aux sensations de la vie... Qui est-ce qui pourrait bien me rendre ce service-là ?

FERNAND, à demi voix et à l'écart.

Moi !..

NIKOBAR.

Parbleu ! je n'ai qu'à m'adresser au plus intelligent de mes esclaves. (Haut.) Aile de Mouche, je t'ordonne de révéler à Djina, qui s'ignore elle-même, le pouvoir des cinq sens, pas un de plus, pas un de moins. (Aile de Mouche s'incline en signe d'obéissance.)

PAS DES CINQ SENS.

(Aile de Mouche prend le petit miroir attaché à sa ceinture et attire l'attention de Djina en se montrant sa propre image, puis il lui en dérobe la vue. Elle le poursuit ou cherche l'autre elle-même, que tour à tour Aile de Mouche lui rend et lui enlève en jouant avec le miroir. Enfin, elle peut se voir tout à son aise, et elle paraît heureuse de sa propre contemplation.)

NIKOBAR, enthousiasmé.

Oui, tu es belle... Djina, je t'adore.

(Djina, à la voix de Nikobar, a paru désagréablement surprise du bruit qui frappe son oreille. Elle s'est éloignée du Brahmine.)

FERNAND, à demi voix.

Djina, tu me ravis !... Djina, je t'adore !

(Cet autre bruit de voix paraît la charmer. Aile de Mouche, qui a pris une mandoline, exécute une mélodie pendant laquelle Fernand parle à demi voix.)

FERNAND.

Ma charmante Djina, doux trésor d'innocence !
Lorsque tu cherches en ce jour
De nos cinq sens la sublime puissance,
Pour te guider, compte sur mon amour !

(Djina supposant que les paroles qui la ravissent viennent de la mandoline, veut la prendre à Aile de Mouche, qui ne la lui cède qu'après une lutte malicieuse. — Djina a pu enfin s'emparer de l'instrument de musique ; elle fait vibrer ses cordes et répète la mélodie exécutée par Aile de Mouche.)

FERNAND, toujours à demi voix.

Apprends qu'il est un bruit plus doux et plus flatteur
Que la mélodie elle-même ;
C'est le bruit que fait dans un cœur
L'écho mystérieux de ces trois mots : Je t'aime.

NIKOBAR, s'extasiant.

Parfait ! parfait !.. ses oreilles sont satisfaites. Maintenant, faut charmer son odorat. Karaboul, donne-moi une rose, la plus belle que tu pourras trouver. (Karaboul met une rose sous le nez de Nikobar et le pique.) Autre sensation.

(Aile de Mouche prend la rose que lui présente Nikobar, et il la montre à Djina. Il respire la fleur pour éveiller chez la jeune fille l'idée de l'odorat. Lutte vive entre Djina et l'esclave sautillant, qui veut lui faire conquérir la rose dont le parfum va l'enivrer ; enfin, elle s'en saisit et exprime la joie que lui cause cette sensation nouvelle.)

NIKOBAR, prenant un fruit.

Voilà pour flatter son goût ; offre-lui cela de ma part.

(Nikobar présente le fruit à Aile de Mouche, qui le donne à Djina, en indiquant qu'il lui est offert par Nikobar. Djina repousse le fruit avec mépris. Aile de Mouche lui montre une branche où pendent d'autres fruits. Fernand, caché, fait courber la branche mobile, mais Aile de Mouche a cueilli le fruit ; il feint de vouloir le dérober à Djina, qui le poursuit. Elle prie, il paraît céder ; mais par une ruse nouvelle, il éloigne de Djina ce qu'elle croit tenir déjà, et de nouveau c'est par la conquête qu'elle obtient le droit de connaître la sensation du goût.)

NIKOBAR.

Elle a la vue, l'ouïe, l'odorat et le goût... quant au toucher, comme elle doit aimer celui dont le cœur battra sous sa main... cela me regarde.

FERNAND, à part.

Que dit-il ?

NIKOBAR, à lui-même.

Quand je pense que je vais la presser là sur mon sein... J'ai comme un feu d'artifice dans la tête... N'importe ! je brave l'émotion, je m'abandonne à toutes les délices... elle va recevoir le premier baiser de son superbe Brahmine.

(Pendant que Nikobar a parlé à lui-même, Fernand, qui est sorti du bosquet où il se tenait caché, s'est réuni à Djina. Aile de Mouche et les autres muets ont paru se consulter pour s'enhardir à séparer Fernand et Djina ; ils vont s'élancer sur ceux-ci, mais le jeune lieutenant de vaisseau tire son poignard et fait reculer les esclaves. Nikobar, qui se retourne en ce moment, voit, avec stupéfaction, Djina réfugiée près de Fernand, et posant une main sur le cœur du jeune étranger.)

NIKOBAR.

Ciel !... que vois-je ? un étranger chez moi et Djina dans ses bras !

FERNAND, sans se déconcerter.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

NIKOBAR.

Hein ?... qu'est-ce que c'est ?... Esclaves, emmenez Djina dans la pagode... je vais m'expliquer avec ce jeune audacieux.

(Aile de Mouche, Karaboul et les muets veulent emmener Djina ; mais celle-ci s'y refuse, elle échappe à ceux qui cherchent à l'entourer, et malgré leurs efforts elle revient se placer près de Fernand.)

FERNAND.

Vous voulez nous séparer... ce n'est plus possible... vous le voyez bien.

NIKOBAR.

C'est ce que nous verrons... mais d'abord comment êtes-vous entré ici ?

FERNAND.

Ni par la porte... ni par la fenêtre, c'est mon protecteur ordinaire.. le hasard, qui m'a conduit chez vous, où je devais rencontrer la femme que je vois dans tous mes rêves... celle que j'espère et que je veux posséder. (A Djina.) Oui... à toi tout mon amour, à toi toute ma vie... (Joie de Djina.)

NIKOBAR, passant entre eux.

Allez-vous-en de là, Mademoiselle !... ce n'est pas votre place. (Aux esclaves.) Il est incroyable qu'on ne puisse pas me débarrasser d'elle... (A part.) C'est de lui que je voudrais me débarrasser.

(Djina, pour échapper aux esclaves, disparaît dans les allées du jardin, les muets la poursuivent.)

FERNAND.

Pourquoi la renvoyer ?... il s'agit de parler de notre mariage... ça l'intéresse autant que moi.

NIKOBAR.

C'est trop fort... comment vous espérez ?... vous voulez ?...

FERNAND.

Je vois à tout ce qui vous entoure que vous jouissez d'une aisance fort honnête.

NIKOBAR.

Oui, je suis à mon aise.

FERNAND.

Donc, vous n'avez pas besoin d'un gendre opulent... cela se trouve bien... je suis un simple lieutenant de marine qui ne possède absolument que sa modeste paie et l'amour le plus vif pour votre charmante fille... car je devine que vous êtes son père.

NIKOBAR.

Non, Monsieur... je ne suis pas... c'est à dire si... ou plutôt

son... Au fait... je vous trouve bien effronté... vous présenter chez moi sans être annoncé, et me faire une pareille proposition sans savoir si on vous aime.

(Pendant ce temps, Djina qui est parvenue à tromper la surveillance des esclaves, est rentrée, elle vient s'asseoir sur un banc de gazon à la gauche du public.)

FERNAND, l'apercevant.

C'est juste... on peut le lui demander. .

NIKOBAR, voulant s'interposer.

C'est inutile.

FERNAND, le repoussant.

Ne l'influencez pas. (A Djina.) N'est-ce pas que tu acceptes avec bonheur l'hommage de ce cœur fidèle qui a battu sous ta main.

NIKOBAR.

Aïe ! je suis victime de cette rencontre fortuite. (Karabout et les muets sont rentrés.)

FERNAND, continuant à Djina.

Ce cœur où déjà ton image était gravée, c'est à genoux que je veux te l'offrir en échange du tien.

Air : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Réponds, ma belle, à mon amour pressant...

NIKOBAR.

Votre demande est indiscrète.

FERNAND.

Au fait, Monsieur, qui ne dit mot consent.

NIKOBAR.

Monsieur, sachez qu'elle est muette.

FERNAND.

Ah ! quand même elle aurait le don
De la parole, cher beau-père,
Sa bouche, en vain, me dirait non.
Ses yeux me disent le contraire.

(En effet Djina exprime par ses gestes l'étonnement de bonheur qu'elle ressent à voir Fernand agenouillé devant elle.)

NIKOBAR, à lui-même.

Ah ! pourquoi lui ai-je fait des yeux. (A Karabout pendant que Fernand, toujours à genoux, parle bas à Djina.) Il est à ses genoux. Karabout, mets toi à genoux. (A lui-même, s'essayant à droite.) Il faut le renvoyer adroitement, sa présence me donne des tics nerveux. (Il fait un mouvement nerveux; voyant Fernand prendre la main de Djina, à Karabout :) Il lui prend la main... Karabout, prends-moi la main. (A lui-même.) Je veux employer la diplomatie la plus infernale pour m'en débarrasser... Que lui demanderai-je bien d'impossible ?... Eh ! mais... les trois choses nécessaires à la confection de l'eau d'immortalité... s'il ne peut se les procurer.. je suis à jamais privé de ses visites... s'il me les rapporte, je pourrai me moquer de sa colère. (Voyant Fernand se lever.) Il se lève, levons-nous, Karabout ! (Il pousse Karabout qui tombe, et passant entre Djina et Fernand qui pendant ce qui précède ont paru s'entretenir avec chaleur de leur amour, Nikobar dit avec force :) Étranger ! (Il a un mouvement nerveux, effroi de Djina.)

FERNAND.

Rassure-toi, Djina, et remercions d'avance le seigneur Nikobar... Je lis sur son visage qu'il nous sera favorable.

NIKOBAR.

Je ne vous le dissimulerai pas : vous avez gagné ma confiance. (Mouvement nerveux.)

FERNAND, à Djina.

Tu entends, ma bien-aimée... nous sommes l'un à l'autre pour toujours.

NIKOBAR.

Pas encore... oui, vous pourrez prétendre à la main de Djina si vous lui apportez en dot trois choses qui me prouveront que, pour posséder celle qu'il aime, rien n'est impossible à un noble cœur. (Nouveau mouvement nerveux.)

FERNAND, à Djina, qui s'inquiète.

Comme ce ne sera, j'espère, ni la lune ni le soleil, je puis tout promettre... parlez !

NIKOBAR, après un mouvement nerveux.

Primo : J'exige une simple pervenche .. mais cueillie sur un sol que les pieds humains n'auront jamais foulé.

FERNAND, à Djina, qui témoigne son anxiété.

Fallût-il l'aller chercher sur le sommet des pics neigeux ou dans la profondeur des abîmes, je rapporterai cette pervenche... (A Nikobar.) Après ?

NIKOBAR, de même.

Secondo : Le bouquet d'une jeune mariée qui ne se sera jamais réveillée dans la chambre nuptiale.

FERNAND, à Djina qui s'inquiète encore.

Rien de plus facile... il s'agit de provoquer un nouvel époux le jour de ses noces, et de faire une veuve en risquant sa vie... Djina, je serai tué ou tu auras ce bouquet virginal. (A Nikobar.) Ensuite ?

NIKOBAR, toujours après le tic nerveux.

Tertio : Je vous demande une perle .. de la grosseur que vous voudrez, mais il faut que cette perle ait été dérobée au collier d'une reine... vous entendez, dérobée par le vol.

FERNAND.

Le vol !.. Ah diable ! c'est plus délicat... c'est-à-dire, non, ça ne l'est pas du tout...

NIKOBAR.

Alors, rien de fait, je garde Djina. (Il veut l'éloigner de Fernand.)

FERNAND, vivement, retenant Djina.

La garder... non ! .. non ! Calme-toi, ma Djina, j'accepte la condition. Je saurai te mériter sans faillir à l'honneur. Nos cœurs veulent s'unir, l'amour m'inspirera. (A Nikobar.) Est-ce tout ?

NIKOBAR.

C'est tout... vous ne rencontrerez pas un beau-père moins exigeant... Je vous donne un an pour trouver votre dot.. Adieu. (Il continue ses mouvements nerveux. — On entend un coup de canon. — Effroi de Djina.)

FERNAND.

C'est le signal du départ qui m'appelle à mon bord. . Je me sépare de toi, Djina, pour traverser les mers .. mais dans un an tu me reverras... et alors nous ne nous quitterons plus.

Air : *Vivent les batailles.* (Duc d'Olonne.)

Mon devoir m'appelle,
(A Djina.)
Adieu, cher amour !

NIKOBAR.

Restez-lui fidèle,
Pensez au retour...
(A part.)
Fuis, crains ma colère,
Misérable vaurien.

FERNAND.

Votre main, beau-père.
Portez-vous toujours bien.
(Ils se donnent la main.)

REPRISE.

FERNAND.

Mon devoir m'appelle,
Adieu, cher amour !

NIKOBAR.

Restez-lui fidèle,
Pensez au retour.

(Djina ne peut se décider à se séparer de Fernand. — Elle échappe aux muets qui, sur un ordre de Nikobar, l'ont de nouveau entourée. — Elle se retrouve auprès de Fernand, qui va sortir.)

FERNAND, à Djina.

Au revoir... Dans un an tu seras ma femme. (Il sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté FERNAND, puis MOUSSELINE.

(Djina semble vouloir suivre Fernand, les muets placés devant elle lui ferment le chemin. Elle reste les yeux fixés dans la direction où Fernand a disparu.)

NIKOBAR, à lui-même.

Dans un an... compte là-dessus. Dans un an elle aura douze mois de ménage, car avant la nuit je serai son heureux époux ; mais il faudrait distraire cette petite de l'idée qui la préoccupe... Quelle distraction lui procurer ? Parbleu, parbleu ! donnons-lui la parole.. le plaisir de s'entendre lui fera tout oublier. (Ici Mousseline reparaît à part et écoute. — Nikobar tire un flacon de sa poche et continue :) Le voilà, cet elixir qui fait bavarder même les muets de naissance... Grâce à sa vertu... Djina, mon plus bel ouvrage, tu me diras : Je t'aime !

MOUSSELINE, à part.

S'il pouvait casser la bouteille.

NIKOBAR, allant à Djina et la ramenant.

Réjouis-toi, mon adorée... tu vas pouvoir causer avec moi, (Il tire d'une poche une petite coupe d'or dans laquelle il verse le contenu du flacon, et parle à Djina sans la regarder.) Cette liqueur dorée que je verse pour toi... c'est l'esprit, c'est l'éloquence... c'est la médisance et le petit mot pour rire. (Karabout et les autres muets se sont groupés auprès de leur maître, et ils avancent la main comme s'ils voulaient tremper le bout du doigt dans la coupe et goûter à la liqueur. Nikobar s'écrie : Gourmands ! Il lève le petit doigt en l'air, on entend le bruit de plusieurs soufflets. Nikobar continue en s'adressant à Djina, mais sans la regarder :) Goûtes-y, ma mignonne, tu verras que c'est bon.

(Il lui tend la coupe ; mais Djina, toujours occupée du souvenir de Fernand, n'a pas cessé de regarder du côté où son amant est parti, et de guetter le moment favorable pour le suivre. Comme elle voit ses gardiens occupés à observer Nikobar qui verse la liqueur dans la coupe, elle s'enfuit rapidement.)

NIKOBAR, ne voyant plus Djina.

Comment!... vous la laissez échapper? (A Karaboul, lui donnant la coupe.) Garde-moi cela. (Aux autres.) Vous, aidez-moi à cerner le bosquet, et enfermons-la dans la pagode... O Brahma, guide-nous! (Il sort avec Aile de Mouche et les autres muets.)

SCÈNE III.

KARABOUL, MOUSSELINE.

(Karaboul est resté avec la coupe à la main; il regarde le contenu avec convoitise. Mousseline vient à lui et respire le parfum de la liqueur.)

MOUSSELINE.

Quel bouquet! ça doit être excellent.

KARABOUL, par gestes.

Oh! oui.

MOUSSELINE.

A ta place, j'y goûterais.

KARABOUL, de même.

Oh! non.

MOUSSELINE.

Rien qu'un peu... il n'y paraîtrait pas... et .o. aussi tu aurais parole. . il ne te manque que cela pour être complet.

KARABOUL, toujours par gestes.

Non. Je détourne les yeux de cette coupe... j'éloigne son parfum de mon odorat... Je ne veux pas être tenté.

MOUSSELINE, câlinant Karaboul.

Ah! si tu parlais!... je ne voudrais plus entendre que toi... comme on te rechercherait!... comme on te cajolerait!... cher petit Karaboul, si ton ramage ressemblait à ton plumage, je réponds bien que je ne répondrais plus de moi.

(Karaboul, excité par les insinuations de Mousseline, avance et recule la coupe de sa bouche; enfin il va se décider à y goûter, mais seulement du bout des lèvres; aussitôt Mousseline lui pousse la main, et il boit d'un trait toute la liqueur.)

MOUSSELINE.

Bien joué!

KARABOUL, prononçant quelques mots.

Ah! ah! ah!
Ba, bé, bi, bo, bu,
Da, dé, di, do, du,
Ca, cé, ci, co...

Mousseline lui ferme la bouche!

KARABOUL.

Air : Morceau des *Nones du Domino Noir*.

Ah! quel bonheur!
Pour moi quel sort flatteur!
Quelle félicité,
C'était nécessité;
De ce doux élixir,
Qu'ici je dois chérir,
Je r'sens déjà l'effet,
Je ne suis plus muet.
Je parle, parle avec facilité,
Avec activité,
Et sans timidité;
D'avoir tout avalé j' n'éprouve aucun regret;
Car me voilà parfait,
Je suis au grand complet!

MOUSSELINE.

Mais c'est qu'il parle bien vraiment,
Je vois, d'ici, le vieux Brahmine
Apprendre cet événement,
Et faire une piteuse mine!
(A Karaboul.)
Ça doit t' produire un drôl' d'effet?

KARABOUL.

Je sens ma langu' qui se délie
Regard' la donc...
(Il montre sa langue.)

MOUSSELINE.

Elle est jolie!

KARABOUL.

Ça m'a bien sûr coupé l' filet.

MOUSSELINE.

Je ne puis t'entendre sans rire...

KARABOUL.

Avant peu je parlerai bien,
Je sens qu' j'en ai beaucoup à dire,
D'puis si longtemps qu' je n' dis rien.
(A Mousseline.)
Je te cont'rai des gaillardises,
Matin et soir...

MOUSSELINE.

C'est entendu.

KARABOUL.

Et des bêtises...

MOUSSELINE.

Pour réparer le temps perdu.

ENSEMBLE.

KARABOUL.

Ah! quel bonheur! etc.

MOUSSELINE.

Ah! quel bonheur! etc.

SCÈNE IV.

Les mêmes, NIKOBAR, AILE DE MOUCHE et les muets.

NIKOBAR.

Elle est rattrapée... nous l'avons forcée à se réfugier dans cette pagode par l'autre porte... et maintenant toutes les issues sont gardées... Il était temps, voilà mes collègues du temple de Brahma qui viennent appeler sur ma tête toutes les douceurs de l'hyménée.

SCÈNE V.

Les mêmes, LE CHEF DES BRAHMINES, suivi de deux acolytes.

(Ils sont précédés par la garde du temple, armée de piques. — Les Brahmines entrent sur une marche grave. Ils portent de longs bâtons à tête recourbée. Le chef, vieillard à barbe blanche, tient une baguette dorée. A leur entrée, ils font le salut brahmanique à Nikobar. Tous les esclaves s'inclinent en les voyant paraître. Karaboul se tient aussi à distance.)

NIKOBAR.

Oui, mes vénérables, j'ai réclamé votre présence pour unir ma destinée à une jeune et charmante fille dont la voix sympathique vous ira droit au cœur. Vous l'entendrez bientôt; Mousseline, et vous esclaves, allez chercher ma fiancée, tandis que notre vénérable chef va consulter le sort, et nous faire connaître ce que le destin réserve à ma bien-aimée Djina.

LE CHEF DES BRAHMINES.

Vous connaissez la loi.., celui qui demande l'horoscope d'une fiancée doit s'engager par serment à l'épouser, quelle que soit la volonté du destin.

(Sur un signe du chef, les deux Brahmines croisent leurs bâtons au-dessus de la tête de Nikobar.)

NIKOBAR, droit et immobile dans l'attitude des divinités hindoues.

Je le jure sur les six bras et les trois yeux de la déesse Djamba-Djambo-Djapata!

LE CHEF DES BRAHMINES.

C'est écrit là-haut. (Les deux Brahmines développent un rouleau sur lequel des caractères sont écrits. Il lit.) Au nom du grand Brahma, voici l'arrêt du sort : Djina aura quatre maris.

NIKOBAR.

Ah! bah!... qu'importe, je suis sûr d'être le premier.

LE CHEF DES BRAHMINES, lisant.

« Le premier sera pendu le lendemain de ses noces.

NIKOBAR.

Ciel!... je demande à passer le second.

LE CHEF DES BRAHMINES, de même.

« Le second périra d'un coup d'épée la nuit même de son » mariage.

NIKOBAR.

Grand Dieu!... je lui cède ma place... je prends le numéro trois.

LE CHEF DES BRAHMINES, de même.

« Une heure après la signature du contrat, le troisième mourra d'une chute de cheval.

NIKOBAR, avec le plus grand effroi.

Assez! assez!... je ne vous demande pas ce qui arrivera au quatrième... J'y renonce! j'y renonce!

LE CHEF DES BRAHMINES.

Vous oubliez que vous venez de jurer...

NIKOBAR.

Oh! moi, quand je jure, cela ne m'engage à rien.

LE CHEF DES BRAHMINES.

Il n'y a que notre supérieur le grand Poussah Batchi-Boutchou qui puisse vous relever de votre serment.

NIKOBAR.

Il faut l'envoyer chercher tout de suite, c'est très-pressé.

LE CHEF DES BRAHMINES.

Peine inutile. . on ne le trouverait pas... il vient de partir pour la lune... résignez-vous à votre sort.

NIKOBAR.

Jamais.

LE CHEF DES BRAHMINES.

Brahmines, ouvrez la pagode, et qu'on amène Djina.

NIKOBAR, se sentant défaillir.

Ah ! soutenez-moi, je tombe en syncope.

(Les Brahmines ont ouvert la porte de la pagode. Karaboul, Aile de Mouche et les autres muets sortent précipitamment du petit temple.)

LE CHEF DES BRAHMINES.

Eh bien ! la fiancée?

KARABOUL, reparaissant.

Disparue !

TOUS.

Disparue !

MOUSSELINE, entrant par la droite et désignant le ciel.

La fiancée du savant Nikobar, la voilà qui s'envole.

(En ce moment un oiseau de paradis s'élance hors de la pagode et traverse les airs. Tous les regards le suivent.)

CHŒUR.

Air du *Cheval de bronze.*

Quel incident,
Sans précédent,
Quel événement
Étonnant !
C'est renversant,
Étourdissant,
Oui, c'est vraiment
Mirobolant.

KARABOUL.

Merveille étonnante !

NIKOBAR, surpris.

Karaboul qui chante !
Le drôl', j'en ai peur,
A bu ma liqueur.

(Parlé.) Eh bien, pour te punir je te condamne à suivre Djina et à me la ramener.

REPRISE DU CHŒUR.

Quel incident,
Sans précédent, etc.

ACTE TROISIÈME.

En Allemagne. — Un site montagneux et boisé de la Forêt-Noire; au fond, une colline qui s'élève vers la gauche du public; à droite, au deuxième plan, un buisson de jeunes chênes très-touffu.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

COURTE-BOTTE, seul, assis au pied d'un arbre; il déjeune. — Il a une petite besace au côté.

Quel singulier pays ! Depuis six mois que nous voyageons par terre et par mer, je n'ai rien vu de pareil, un ciel, d'un bleu !.. un gazon, d'un vert !.., et un soleil, d'un chaud !... Des arbres dont on ne voit pas la tête; des précipices dont on ne voit pas le fond; des habitants dont on ne voit pas le bout du nez !... A propos de tout ce qu'on n'aperçoit pas ici, je ne vois pas non plus revenir mon jeune lieutenant, qui m'a quitté pour aller rêvasser tout seul dans les environs. Il oublie l'heure du déjeuner... Au fait! il vit d'amour, lui... il en a une provision... il peut en prendre à tous ses repas. (Se levant.) Je ne vous dirai pas qu'il engraisse, mais il se porte assez bien.. Malgré ça, il y a des moments où je me dis : Cet amour-là ne durera pas, il manque de nourriture. Moi, je me conduis tout autrement.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Quand je sens que ma tête tourne,
Je sais alors de quoi qu'y r'tourne;
Si j' m'entends ronfler en dormant,
Je m'dis c'est un avertiss'ment.
C'est le sentiment qui m' dévore;
Je sens qu'il faut que je m'restaure;
Et, pour bien nourrir mon amour,
Je fais cinq ou six r'pas par jour.

(Bruit au dehors. — Se retournant.) Qu'est-ce qui vient par ici? des bûcherons de la Forêt-Noire.. Ils n'ont pas l'air très-rassurés... cependant, s'ils pouvaient me donner des nouvelles de mon maître.

(On voit en ce moment des bûcherons qui traversent la forêt.)

SCÈNE II.

COURTE-BOTTE, UNE BUCHERONNE ET PLUSIEURS BUCHERONS.

(La bûcheronne et les bûcherons chargés de fagots entrent en regardant de tous côtés comme s'ils redoutaient une mauvaise rencontre; ils vont traverser le taillis; la voix de Courte-Botte les a rétenus.)

COURTE-BOTTE, aux bûcherons.

Eh ! les autres?

LES BUCHERONS, s'arrêtant.

Hein ! quoi ?

COURTE-BOTTE.

N'auriez-vous pas rencontré en route un jeune homme assez bien étoffé?

LA BUCHERONNE, jetant son fagot à terre.

Juste !... tout près du trou de l'Enfer.

COURTE-BOTTE.

Le trou de l'Enfer !

LA BUCHERONNE.

Oui, un grand précipice qui se trouve au milieu de la forêt. Il doit être au fond, à présent.

COURTE-BOTTE.

Ah ! grand Dieu !... Courez à son secours.

LA BUCHERONNE.

Puisqu'on vous dit qu'il a dû faire la culbute.

COURTE-BOTTE.

C'est égal, courez toujours.

(Mouvement des bûcherons, arrêté, tout à coup, par le chœur qui suit.)

CHŒUR au dehors, à droite.

Air des *Enfants de Paris.* (Ad. ADAM.)

Bohémiens de la Forêt-Noire,
L'oreille au guet, l'œil à l'affût,
Nous forçons, sur ce territoire,
Tout passant à payer tribut.
A ceux qui nous donnent la chasse
Résistons en restant unis;
Que ce cri d'audace
Les glace :
Guerre ! guerre à nos ennemis !

(Les bûcherons tremblent en se regardant avec effroi.)

COURTE-BOTTE.

Qu'est-ce que j'entends là?

LA BUCHERONNE.

Ça? c'est les bohémiens de la Forêt-Noire.

COURTE-BOTTE.

Une bande de voleurs?

LA BUCHERONNE.

Je ne dis pas non; ces gens-là font tous les métiers... Ils vont venir... sauvons-nous. (Elle ramasse son fagot.)

LES BUCHERONS, ramassant aussi leurs fagots.

Oui, sauvons-nous. (Ils s'enfuient par la gauche.)

COURTE-BOTTE, à lui-même.

Une bande de voleurs dans ces forêts !... je partage l'opinion de ces bûcherons courageux, et je quitte la place. (Il se sauve du côté gauche.)

SCÈNE III.

LES BOHÉMIENS.

(Aussitôt que Courte-Botte a disparu, on voit entrer, par la droite, une troupe de bohémiens armés de fusils. Ils s'avancent avec précaution et paraissent interroger les taillis. Deux des leurs se dirigent en éclaireurs vers la colline, tandis que les autres font une halte.)

REPRISE DU CHŒUR.

Bohémiens de la Forêt-Noire, etc.

(Vers la fin du chant, les deux bohémiens qui s'étaient détachés de la troupe reviennent et indiquent que la route est libre. Tous se remettent en marche. Ils disparaissent vers la gauche. Le bruit de leurs voix s'éteint dans la distance.)

SCÈNE IV.

COURTE-BOTTE, FERNAND.

COURTE-BOTTE revient tout effrayé.

Encore les bohémiens! (En se sauvant à droite, il se heurte à Fernand qui paraît, et il tombe à genoux sans regarder son maître.) Grâce! généreux bandit, laissez-moi me sauver.

FERNAND, riant.

A qui en as-tu?... poltron?

COURTE-BOTTE, levant les yeux vers Fernand.

Hein! quoi?... comment! don Fernand? c'est vous-même?... bien vrai... Vous ne vous trompez pas?

FERNAND.

Sans doute... c'est moi... Ah çà! d'où vient cette panique?

COURTE-BOTTE.

C'est la peur... et puis la surprise... Ah ! bien .. je ne comptais guère vous revoir. Vous pouvez dire que vous venez de l'échapper belle.

FERNAND.

Qu'en sais-tu?

COURTE-BOTTE.

Est-ce que vous n'aviez pas devant vous le trou de l'Enfer, qui devait vous engloutir tout vivant?

FERNAND.

En effet... je viens d'échapper à une mort certaine... sans un miracle j'étais perdu... J'allais au hasard, en songeant à Djina; sa douce image et les beaux rêves qui partout m'accompagnent, me voilaient les périls de la route... Déjà mon pied touchait le bord du précipice, mes yeux ne le voyaient pas encore. Soudain un oiseau aux brillantes couleurs, un bel oiseau de paradis s'élance devant moi, hors du gouffre, en me faisant entendre un chant délicieux que je n'oublierai jamais.

Air : *Quand, le soir, sur la grève.* (Mlle GARCIN.)

Transporté, l'âme émue,
Je m'arrête à sa vue;
Avec bonheur, mes yeux
Le suivent dans les cieux.
En planant, il se penche,
Et laisse, sur mon cœur,
Tomber cette pervenche...
Pour moi, mieux qu'une fleur
C'est l'espoir du bonheur!

COURTE-BOTTE, regardant la pervenche que Fernand lui montre.

Ah bah! c'est l'oiseau de paradis qui vous a envoyé ça?

FERNAND.

Sa soudaine apparition m'a été doublement précieuse : je lui dois et la vie et le tiers de la dot exigée par le brahmine Nikobar; car je n'en puis douter, cette pervenche née dans ce gouffre a bien été cueillie sur un sol que les pieds humains n'ont pas pu fouler.

COURTE-BOTTE.

Mon lieutenant, ce qui vient de vous arriver me donne à réfléchir : une pervenche qui vous tombe des nues; un oiseau de paradis qui vous sauve du trou de l'Enfer; c'est de la féerie toute pure... mais cet estimable volatile qu'est-il devenu?

FERNAND.

Il a disparu dans l'espace; longtemps je l'ai cherché des yeux, sans pouvoir me défendre du charme inexplicable qui fixait ma vue vers le point où j'avais cessé de l'apercevoir, et puis une force étrange a conduit mes pas dans cette direction qu'il a suivie.

(En ce moment un chant mélodieux d'oiseau attire l'attention de Courte-Botte et de Fernand.)

COURTE-BOTTE.

Écoutez, seigneur Fernand, je crois avoir entendu.

(Le chant continue à gauche, mais l'oiseau est toujours hors de la vue du public.)

FERNAND.

C'est lui, mon ami, c'est mon sauveur! mais où est-il?

COURTE-BOTTE.

Cherchons.

FERNAND.

Oui, cherchons.

(Ils s'éloignent et disparaissent tous deux en cherchant.)

SCÈNE V.

L'OISEAU DE PARADIS.

(Le gazouillement entendu tout à l'heure se rapproche de plus en plus; un peu après, on voit paraître dans les airs l'oiseau de paradis; il plane un moment au-dessus de la colline; puis, reprenant son vol, il vient s'abattre dans le buisson de jeunes chênes, on cesse de l'apercevoir. Au moment où l'oiseau de paradis a disparu aux yeux des spectateurs, on a vu un bohémien paraître au premier plan à gauche. — Ce bohémien n'est autre que l'Indien Baraboul.)

SCÈNE VI.

ALCINDOR (BARABOUL), seul.

L'oiseau de paradis doit être là! (Il s'arrête.) Il m'en fait faire du chemin, depuis que la volonté de Nikobar m'a condamné à lui ramener Djina; et je ne puis la saisir que sous sa forme oiseau, qu'elle ne garde qu'une heure par jour... Pour la rattraper, il m'a fallu m'engager ici dans une bande de bohémiens... Si je ne suis pas pendu avec eux, j'aurai bien du bonheur.

SCÈNE VII.

ALCINDOR, FERNAND, COURTE-BOTTE.

(Fernand et Courte-Botte reparaissent en haut de la colline; ils semblent chercher toujours.)

FERNAND, à Courte-Botte.

Comment! tu ne trouves pas!

COURTE-BOTTE.

Attendez, je crois que je brûle. (Il se dirige vers le buisson.)

ALCINDOR, à lui-même.

Je ne suis pas seul... un domestique, heu! le maître me paraît cossu... Allons prévenir les autres. (Il disparaît.)

FERNAND, à Courte-Botte.

Eh bien?

COURTE-BOTTE, qui visite le buisson.

Le voilà... il vient de se prendre dans un filet tendu au milieu de ces broussailles.

FERNAND.

Il faut briser ce piége et lui rendre la liberté. (Musique vive qui annonce l'apparition des bohémiens.)

COURTE-BOTTE, cherchant à dégager l'oiseau du filet.

Nous lui devons bien cela.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SACKÉMOR, LES BOHÉMIENS.

(Ils paraissent soudain à toutes les issues de la forêt.

SACKÉMOR.

Arrêtez!

COURTE-BOTTE.

Ah! les vilaines figures!

SACKÉMOR.

Mon jeune seigneur, ce filet nous appartient avec tout ce qu'il renferme; respectez donc notre propriété, et croyez-moi, sans plus tarder, tirez-nous votre révérence.

FERNAND.

Qui êtes-vous donc, pour vous permettre de me parler ainsi?

SACKÉMOR.

Qui nous sommes? c'est facile à voir; pourtant, je veux bien répondre à cette question.

FERNAND, à part.

Serais-je tombé au milieu d'une bande de voleurs?

COURTE-BOTTE.

Ça y ressemble.

SACKÉMOR.

Nous ne sommes pas des millionnaires, nous ne portons pas de paillettes à nos habits; nos manteaux ne sont pas dorés sur tranche... nous sommes tout bonnement des pauvres diables bien décidés à vivre avec l'aide de ceux que nous rencontrons sur notre chemin, et nous vivons comme vous voyez... nous mettons toujours beaucoup de formes dans nos relations, et nous sommes vraiment désolés quand on nous fait sortir de notre caractère.

FERNAND.

Assez. Je devine le reste... Vous faites-là un métier!..

COURTE-BOTTE, à part.

Qui peut les mener haut.

FERNAND.

Mais puisque cet oiseau est devenu votre propriété, vous voudrez bien me le céder, j'espère. Je l'achète... voici ma bourse.

COURTE-BOTTE, bas à Fernand.

Qu'est-ce que vous faites?... on ne montre jamais ces choses-là dans une forêt.

SACKÉMOR.

Ah! jeune homme, vous êtes bien imprudent. Vous ignorez que si la tentation s'en mêle, nous garderons l'oiseau et nous aurons la bourse.

COURTE-BOTTE.

La!... quand je le disais.

FERNAND.

Misérable!

SACKÉMOR.

Chut! ne crions pas, cela ne changerait rien à la situation. Tel que vous me voyez, je vais me marier... (Sur un geste de mépris de Fernand.) Oui, me marier; je sens le besoin de perpétuer le beau nom de mes pères. On m'appelle Sackémor; je suis le chef des bohémiens de la Forêt-Noire. Je veux laisser ce glorieux héritage à un fils qui ait le bonheur de me ressembler.

FERNAND.

Ce sera aussi flatteur pour lui qu'agréable pour les autres.

SACKÉMOR.

J'épouse Stella... jeune bohémienne d'une tribu rivale de la nôtre. Ce mariage met fin à nos sanglantes querelles... J'ai accepté de confiance ma fiancée... on la dit fort jolie... si elle ne l'est pas, je la retourne à ses parents et nous recommençons nos massacres.

FERNAND.

Que m'importe tout cela... Oui ou non, me cédez-vous l'oiseau de paradis?

SACKÉMOR.

Un moment... j'attends ma femme... j'ai conçu le délical projet de lui donner une dot; où serait le mal, si je me servais de votre bourse pour arriver à un but aussi honorable?

FERNAND.

Ma bourse... viens donc la prendre. (Il met la main sur le poignard qu'il porte à sa ceinture.)

SACKÉMOR.

Attendez, cela ne sera pas long. (Donnant des ordres.) Avant tout, qu'Alcindor, notre nouveau compagnon, mette cet oiseau en cage. (Appelant.) Alcindor!

(Alcindor reparaît. — Il tient à la main une cage qui renferme l'oiseau de paradis.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALCINDOR.

ALCINDOR.

L'oiseau en cage?... vois, maître c'est déjà fait.

COURTE-BOTTE, à part.

Je connais ce gentilhomme.

SACKÉMOR.

Tu me réponds de ton prisonnier sur la tête?

ALCINDOR.

Bien entendu. (A part.) Je la tiens enfin, la traîtresse transformée; au premier moment favorable... je déserte avec armes et bagages.

(Il couvre la cage qu'il couvre ensuite avec une toile et il la place au premier plan à droite.)

COURTE-BOTTE, de même.

Mais c'est mon singe!

SACKÉMOR, à Fernand.

Maintenant, je crois, en homme bien élevé, devoir vous faire une dernière invitation... (Il tend la main.) Donnez-moi votre bourse!

FERNAND.

Je t'ai déjà dit de venir la prendre.

SACKÉMOR, aux bohémiens.

Allons, Messieurs, faites votre devoir.

(Les bohémiens vont s'élancer sur Fernand. — Courte-Botte, effrayé s'est sauvé. Tout à coup on voit apparaître une jeune bohémienne au sommet de la colline. — Le mouvement général s'arrête; tous les regards sont fixés vers la nouvelle venue, qui continue à descendre vers les bohémiens.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, STELLA.

SACKÉMOR, l'apercevant.

Une jeune fille!... Qui es-tu? (Stella lève son voile et désigne son écharpe couleur de feu.) Stella... ma fiancée!

TOUS LES BOHÉMIENS.

Stella!

FERNAND, à part, contemplant Stella.

Que vois-je? Djina! Mais non... je me trompe, je suis sous le charme d'une vision céleste, d'une ressemblance merveilleuse

SACKÉMOR, regardant Stella.

Sang du diable! elle est ravissante. Stella, la paix est faite entre nous; je double ta dot... et pour commencer, cette bourse. (Aux bohémiens.) Eh bien! vous ne la tenez pas encore?.. Oh! je vais moi-même... (Il va s'élancer et frapper d'un coup de poignard Fernand qui, tout occupé à regarder Stella, ne songe plus à se défendre. Stella a compris le dessein de Sackémor, elle se place entre lui et Fernand; puis, dans une pantomime vive et expressive, elle demande comme don de bien-venue la vie sauve pour Fernand.)

SACKÉMOR, à Stella.

Tu veux que je l'épargne? que je le laisse fuir? Eh bien! soit! A toi, qui est le phénix des filles de la Bohême, je ne puis rien refuser. (A Fernand.) Remerciez-la donc, car vous lui devez la liberté et peut-être la vie.

FERNAND, à part, sans écouter Sackémor.

Oui, c'est elle! c'est elle! Djina ici; Djina deviendrait l'épouse de ce bandit? non cela n'est pas possible... Mais pourquoi cette transformation?

SACKÉMOR, à Stella.

Chère âme de ma vie, je vais donner des ordres pour hâter la cérémonie de notre mariage. Mais je veux avant tout vous offrir un cadeau... (A Alcindor.) Apporte la cage... (A Stella.) Il s'agit d'un bel oiseau de paradis qui est venu ce matin se prendre follement dans nos filets. Regardez, ma tendre amie et admirez... (Alcindor apporte la cage, la découvre, l'oiseau n'y est plus. — Mouvement général des bohémiens.)

TOUS.

Il est envolé! (Stella rit de leur stupéfaction.)

SACKÉMOR, à Alcindor.

Tu m'as dit que tu m'en répondais sur ta tête.

ALCINDOR.

C'est vrai, j'ai fait une bêtise; en la voyant là, j'aurais dû penser qu'elle n'était plus là... mais qu'est-ce que je dis? J'en perdrai l'esprit, c'est sûr.

SACKÉMOR.

Je te condamne à retrouver cet oiseau aujourd'hui même, si tu ne veux pas mourir sous le bâton.

ALCINDOR, à part.

Bien! je suis condamné là-bas, et on me condamne ici; en voilà des condamnations! (Haut.) je le retrouverai, soyez sûr que je le retrouverai. (A part.) Je vais bien la guetter, (Il regarde Stella.) et si je puis la surprendre au moment où elle se remplumera, crac, je mets la main dessus, et je lui coupe les ailes. (Il sort en emportant la cage.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté ALCINDOR.

(Sackémor a remonté vers le fond pour donner des ordres à ses compagnons; pendant ce temps, Stella fait des signes d'intelligence à Fernand; puis, elle s'approche de lui avec précaution et lui met la main sur le cœur.)

FERNAND, transporté.

J'ai deviné, n'est-ce pas? c'est toi? c'est bien toi? (Avec délire.) C'est étrange! elle ne me parle pas et je l'entends! (Il lui retient la main sur son cœur. — Pantomime vive de Stella, qui semble lui exprimer ses craintes et ses vœux.) Oui... je comprends .. faire prendre ces misérables, et te délivrer... ce que tu m'ordonnes, je le ferai. O toi, qu'on appelle ici Stella la bohémienne, et que je nomme, moi, la fille du Brahmine; Djina, ma bien aimée, au revoir! au revoir! (Il s'éloigne et disparaît par la droite.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté FERNAND.

SACKÉMOR, qui a donné ses ordres.

Maintenant, que la fête commence.

LE MARIAGE BOHÉMIEN, BALLET.

(Mouvement général, joyeux et confus. — Plusieurs bohémiens dressent avec des pierres une sorte d'autel au pied d'un vieux chêne. — Quelques-uns viennent y déposer des plantes odorantes, tandis que d'autres l'ornent de feuillage et de fleurs arrachées aux arbres de la forêt. — Les bohémiens, à genoux, reçoivent de Stella de petites guirlandes de lierre. Sackémor donne aux hommes des branches de l'arbre sacré. — Tous vont ensuite se placer avec une mystérieuse symétrie autour de l'autel, qui prend alors un aspect imposant. Les femmes, en exécutant des pas étranges, font de leur guirlande une foule d'anneaux qu'elles réunissent pour former une double chaîne. — Le jeune bohémien Raouki présente à Stella une torche enflammée, celle-ci la jette sur l'autel et s'incline devant son fiancé pour lui demander s'il approuve la flamme qu'elle vient d'allumer. Il la relève en signe d'adhésion. Les deux époux prenant chacun un bout de la double chaîne, présentent l'autre extrémité à un vieux bohémien qui domine l'autel et se dispose à unir les fiancés; le vieillard tient suspendu le double lien au-dessus de la flamme qui brille sur l'autel; puis il réunit tous les anneaux, les lève vers le ciel et les laisse retomber au milieu du feu sacré, que ravive ce nouvel aliment.)

LE VIEILLARD.

Ils sont unis!

(Hourra général. Les femmes emmènent Stella au milieu de leur danse, on lui donne une branche fleurie qu'elle doit offrir à celui qui sera son compagnon d'honneur pour les fêtes du mariage. Les hommes se présentent; ils réclament tous la préférence. Stella parcourt en bondissant les groupes de prétendants. Effrayée à l'aspect de ces sombres figures, elle craint de ne pouvoir fixer son choix. — Tous les bohémiens semblent lui dire d'un air menaçant : IL FAUT CHOISIR. Mais alors, elle aperçoit Raouki; elle s'arrête et lui présente le sceptre de fleurs; il le reçoit avec joie. Le choix est fait, les groupes se forment, Stella et Raouki mènent les danses gracieuses de l'Allemagne aux saturnales de la Bohême. La nouvelle épouse enivre de bruit et de mouvement la troupe animée; enfin, elle donne le signal de la grande ronde, tourbillon infernal qu'elle dirige et qu'elle excite. Mouvement général.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN BOHÉMIEN; puis DES SOLDATS, ensuite FERNAND.

LE BOHÉMIEN, paraissant sur la colline.

Sackémor, nous sommes trahis!

SACKÉMOR.

Trahis!... nous saurons nous défendre!

(Les bohémiens se sont armés et se préparent à la résistance; mais soudain et de tous côtés, la forêt est envahie par les soldats. Ceux des bohémiens qui gardaient la colline, sont renversés, Sackémor est terrassé. Les femmes se groupent en désordre à l'aspect des fusils prêts à faire feu de toutes parts. Stella elle-même est menacée par un soldat qui dirige son arme contre elle; tout à coup Fernand qui paraît s'élance et la protège.)

FERNAND, se plaçant devant Stella.

Grâce pour Stella, elle est innocente!

ACTE QUATRIÈME.

En France. — Dans le château de Sceaux chez la duchesse du Maine, une galerie; entrées latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AGUILAR, DEUX SEIGNEURS; puis VIVARGENTI (KABABOUL).

D'AGUILAR, arrivant par la gauche avec les deux seigneurs.

Venez par ici, Messieurs, vous ne connaissez pas encore toutes les charmantes surprises imaginées par la duchesse du Maine, dans sa royale résidence de Sceaux pour les fêtes de mon mariage avec sa jeune pupille... Mais voici Vivargenti, le grand ordonnateur italien, il va nous montrer ses préparatifs.

VIVARGENTI, qui a paru sur les derniers mots du marquis.

Oh! perdonnaté signor marchèse, la cosa è impossibilé.

D'AGUILAR.

Cependant, si nous le voulons bien.

VIVARGENTI, s'animant.

Vis êtes les maîtres; ma comme il y va dé mon honaor, zé vis déclare qu'au piou petit coup d'œil indiscret, ze m'embroce à vos yeux avec ce fer mourtrier. (Il tire à demi son épée.) C'est l'épée dou grand Vatel, zé né vis en dis pas piou.

D'AGUILAR.

Rengaine, fougueux Vivargenti... je ne veux pas avoir une si grande perte sur la conscience.

VIVARGENTI.

Merci excellenza... vis avez sauvé les zours d'un grand homme! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE II.

D'AGUILAR, LES DEUX SEIGNEURS.

D'AGUILAR.

Puisque notre présence au théâtre peut compromettre la précieuse existence de l'illustre Vivargenti, attendons ici la reine de la fête.

LE PREMIER SEIGNEUR.

Hier la charmante Clotilde de Villerville, aujourd'hui l'admirable et très-admirée marquise d'Aguilar.

D'AGUILAR.

En effet... j'ai remarqué qu'on avait pour ma femme une admiration très-soutenue.

LE PREMIER SEIGNEUR.

Cela vous contrarie?... seriez-vous jaloux d'Aguilar?

D'AGUILAR.

Jaloux!... moi?... vous ne me connaissez pas. Je conçois que sur un soupçon on s'emporte... on tue celui que l'on croit son rival... (Mouvement des seigneurs.) En effet, Messieurs, je suis un peu colère, mais, croyez-le bien, je ne suis pas jaloux.

LE PREMIER SEIGNEUR.

Alors, vous devez être assez irrité dans un pareil jour... car le devoir d'une mariée est de bien accueillir tous les hommages.

D'AGUILAR.

Oui, il me tarde qu'elle soit finie, cette interminable journée. Heureusement que dès demain une retraite profonde mettra mon trésor à l'abri. (Nouveau mouvement des seigneurs.) Que voulez-vous, Messieurs, je suis avare... mais, je vous le répète: je ne suis pas jaloux.

LE PREMIER SEIGNEUR, à l'autre.

Voilà une petite marquise qui sera bien heureuse.

D'AGUILAR.

Certes, je la garderai avec soin, ma Clotilde... sa conquête doit me faire tant d'envieux!... aussi elle méritait bien le léger sacrifice que m'a imposé ce mariage.

LE PREMIER SEIGNEUR.

Un sacrifice?

D'AGUILAR.

Oui, en contractant une alliance hors de mon pays, j'ai dû renoncer à une assez brillante succession en Espagne... Celui qui hérite à ma place est un de mes petits cousins... voyageur intrépide... d'autant plus dispos pour courir le monde que sa bourse ne lui pèse guère.

LE PREMIER SEIGNEUR.

Vous voulez parler du jeune don Fernand?

D'AGUILAR.

Pour le moment il est en France... je l'avais invité à mes noces, mais Fernand est préoccupé de je ne sais quelle recherche... il faut croire que la chimère ou la réalité qu'il poursuit lui aura fait oublier mon invitation... je ne lui en veux pas de cet oubli... au contraire.

LE PREMIER SEIGNEUR.

Pourquoi?

D'AGUILAR.

Je suppose mon cher cousin assez prompt à s'enflammer... et comme ce ne sont pas les cœurs inflammables qui manquent ici, la fête peut se passer de lui.

LE PREMIER SEIGNEUR, regardant vers la droite.

Ah! voici une dame qui semble chercher quelqu'un.

D'AGUILAR, qui a regardé aussi.

Parbleu... c'est la baronne de la Folle-Ferté... une femme inévitable... On la retrouve partout et elle se mêle de tout.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA BARONNE, suivie de FERNAND.

LA BARONNE.

Marquis d'Aguilar, je vous amène un jeune gentilhomme qui sans moi allait s'égarer.

D'AGUILAR, apercevant Fernand.

Mon cousin Fernand!

LE PREMIER SEIGNEUR, bas à l'autre.

La fête ne se passera pas de lui.

FERNAND, à la baronne.

Mille grâces à vous, Madame, qui avez daigné me servir de guide.

D'AGUILAR, à part.

Elle avait bien besoin de se trouver sur son chemin.

LA BARONNE, qui regarde attentivement Fernand.

Comment, Monsieur serait ce jeune lieutenant de la marine espagnole qui aime dans l'Inde, je crois...

FERNAND, vivement.

J'aime partout, Madame.

LA BARONNE.

C'est assez commun.

D'AGUILAR, à lui-même.

Et peu rassurant.

FERNAND.

Mais partout la même femme.

LA BARONNE.

Ah!... c'est plus rare.

D'AGUILAR, à lui-même.

Je ne m'y fierais pas (Haut). En vérité, je ne comptais plus sur vous, Fernand, je vous croyais reparti pour la Chine ou le Monomotapa.

FERNAND.

Franchement, j'ai hésité à venir... j'évite volontiers les fêtes d'un mariage, depuis que j'ai vu, sans pouvoir l'empêcher, celui de Stella.

LA BARONNE.

Ah! votre bien-aimée des grandes Indes se nomme...

FERNAND.

Elle se nomme Djina, Madame.

D'AGUILAR.

Pardon, vous venez de dire: Stella.

FERNAND.

Stella c'est une autre... peut-être!... c'est une jeune bohémienne que j'ai rencontrée en Allemagne depuis mon retour de l'Inde... Elle m'avait protégé contre des bandits... à mon tour j'ai pu la défendre et la sauver, mais depuis je ne l'ai pas revue.

LA BARONNE.

Et vous la regrettez aussi... Eh! mais voilà une fidélité qui a bien un faux air d'inconstance.

FERNAND.

C'est possible... et pourtant il n'y a pas d'amour plus constant que le mien... au fait, vous ne pouvez me comprendre; moi-même je ne me comprends pas.

Air : Est-il supplice égal. (La Grisette mariée.)

Oui, je pense à Stella,
Pourtant, je le sens là,
C'est bien Djina que j'aime.
L'amour double et profond
Où mon cœur les confond
Ne fait qu'un... c'est le même.
Avec ardeur,
Tout me dit que mon cœur,
Djina, ma jeune Indienne,
Sans te trahir
Peut en secret chérir
Stella, la bohémienne!
Oui, je pense à Stella,
Pourtant, etc.

D'AGUILAR.

Nous tombons dans le merveilleux.

LA BARONNE.

Nous y étions déjà, grâce à notre nouvelle mariée... car c'est un miracle qu'elle ait pu, seule, échapper au naufrage dans lequel a péri le navire qui la ramenait de Saint-Domingue.

D'AGUILAR.

Le saisissement de terreur que lui a causé ce sinistre événement l'a frappée d'un malheur qui la rend plus intéressante encore.

LA BARONNE.

Malheur dont elle s'afflige peu... car il ne l'empêchera pas de remplir un rôle dans le ballet qu'on doit danser ici, ce soir.

D'AGUILAR.

C'est une fantaisie de la duchesse du Maine; j'ai dû céder à son désir et permettre que, pour cette fois, la marquise d'Aguilar parût sur un théâtre avec des danseurs de l'Opéra.

LA BARONNE.

L'exemple de Louis le Grand prouve que ce n'est pas déroger. (*A Fernand.*) Préparez-vous à applaudir chaleureusement votre nouvelle cousine... justement la voici, et déjà préparée pour la représentation de ce soir.

LE PREMIER SEIGNEUR.

On lui fait cortége.

LA BARONNE, *à d'Aguilar.*

Je vais lui presenter votre cousin.

D'AGUILAR.

Merci... Je le présenterai bien moi-même. (*Il va au-devant de Clotilde, qui entre par la gauche, accompagnée de dames et de seigneurs.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLOTILDE, DAMES ET SEIGNEURS.

CHŒUR.

Air : *Dans ces présents que de magnificence.* (Zampa. — Hérold.)

Amis, suivons notre jeune marquise;
A des rivaux, ici, ne laissons pas,
Nous que le sort en ce jour favorise,
L'honneur charmant d'accompagner ses pas.

D'AGUILAR, *à Clotilde.*

Ma chère Clotilde... je vous ai parlé d'un parent très-éloigné. (*A part.*) Je m'arrangerai pour qu'il le soit toujours. (*Haut, continuant.*) Ce matin... il n'a pu assister à la cérémonie... il vient s'en excuser... Fernand, vous pouvez présenter vos hommages à la marquise d'Aguilar.

FERNAND, *qui s'est avancé vers Clotilde.*

Madame!... (*Il la regarde et balbutie.*) Ma... Madame la... la marquise.

D'AGUILAR.

Mon cousin devient bègue... C'est étrange!

LA BARONNE, *bas aux autres.*

Ce jeune homme n'a pas la parole très-facile.

CLOTILDE, *souriant, semble dire par gestes à Fernand :*

Parlez, Monsieur, j'attends.

D'AGUILAR.

Comment? voilà tout ce que vous dites à votre cousine?.. d'honneur... je vous croyais plus fort.

FERNAND, *attachant un regard persistant sur Clotilde.*

Pardonnez-moi... mais surpris... tout à coup par... par cette préoccupation qui me poursuit sans cesse... C'est comme l'éblouissement d'un éclair qui a passé devant mes yeux... et en ce moment, il m'est impossible de trouver ce que je puis... ce que je dois... ce que je voudrais dire!

D'AGUILAR, *à lui-même.*

Est-ce bien à l'autre qu'il pense ainsi. (*Haut à Fernand.*) Eh bien! mon cousin... cet éblouissement?

FERNAND, *regardant Clotilde.*

Je l'ai toujours... n'importe, il faut réparer ma maladresse. (*A part.*) Je vais bien savoir si c'est elle.

D'AGUILAR, *à part.*

Ce regard attaché sur elle!... je ne suis pas jaloux, mais je le tuerai!

FERNAND, *à Clotilde.*

Air de *Mademoiselle de Mésange.*

D'un brillant rayon de lumière
J'ai subi l'éclat radieux,
Mais vous n'êtes pas étrangère
A l'éclair qui surprit mes yeux.
Le rêve impossible où s'éprouve
Un cœur épris et confiant
Si beau qu'il soit on le retrouv:
En vous voyant, en vous voyan.

LA BARONNE.

A la bonne heure!

D'AGUILAR, *à lui-même.*

C'est même plus qu'on ne lui demandait.

FERNAND, *regardant toujours Clotilde.*

Comment?... pas un mot, Madame, vous me gardez donc bien rancune de ma distraction?

D'AGUILAR.

Plaît-il? vous attendez qu'elle vous réponde?

FERNAND.

Je l'espérais, du moins.

CLOTILDE, *par gestes.*

Impossible, Monsieur, je ne parle pas.

FERNAND.

Muette! elle est muette!

LA BARONNE.

C'est la suite du terrible événement dont nous vous parlions.

D'AGUILAR.

Vous êtes le seul en France qui ne sachiez pas que Clotilde de Villerville est maintenant privée de la parole.

FERNAND, *à part.*

Muette!.. comme Stella, l'enfant des bohémiens!... comme Djina, la fille du Brahmine!

SCÈNE V.

LES MÊMES, VIVARGENTI.

VIVARGENTI.

Essellenze et mesdames, zé vis annonce qué les dansors de l'Opéra ils sont dézà à leur poste. Quand ma reine des souzes le voudra, zé souis à ses ordres. (*Apercevant Fernand.*) Le marin icil.. l'affaire se complique.

D'AGUILAR.

A propos de ton ballet, Vivargenti, je te conseille de le commencer bientôt, si tu veux qu'il finisse; car j'ai prévenu la duchesse qu'à minuit sonnant je reprendrais ma femme, dût-on se priver d'elle au dénoûment.

VIVARGENTI.

Se priver du premier souzet! non, Monsignor... on brousquera le dénoûment... on broulera les plances, mais on ne passera pas ça? (*Il fait claquer son ongle sous sa dent.*)

D'AGUILAR, *voyant que Clotilde reste occupée de Fernand.*

Comme elle le regarde!.. (*A Clotilde.*) Vous pensez à votre rôle, je suppose?

CLOTILDE, *mimant ses reponses.*

Oui... il me bout dans la tête. (*S'adressant à Fernand.*) Vous serez là, n'est-ce pas?... De l'indulgence... applaudissez-moi un peu.

FERNAND.

Oui, Madame, oui, je serai là... mes yeux ne vous quitteront pas... et mes mains battront pour vous. (*A part.*) mais moins fort que mon cœur.

D'AGUILAR, *à Clotilde, et impatienté.*

On nous attend... Messieurs... Mesdames... (*Il prend la main de Clotilde; Fernand prend celle de la baronne; les seigneurs et les dames sortent.*)

SCÈNE VI.

VIVARGENTI, *seul.*

Hé! hé! gare à toi, Karaboul... Malgré l'élixir du grand poussah, qui t'o doné de la parole dans toutes les langues, si l'on venait à savoir que ton ballet des songes et que le théâtre machiné ne sont que des moyens pour ressaisir l'oiseau du paradis sous la forme féminine, tu pourrais bien retrouver ici la corde qui a si brutalement coupé court aux aventures de l'aimable Sackémor... par bonheur j'y ai échappé; mais en me sauvant, l'oiseau que je poursuis m'a glissé dans la main... j'espère enfin le tenir aujourd'hui... pourvu qu'on ne voie pas le piége que je lui prépare. (*Il se dispose à sortir.*)

SCÈNE VII.

COURTE-BOTTE, VIVARGENTI.

COURTE-BOTTE, *entrant par la droite.*

A qui demander mon maître ici?

VIVARGENTI, *près de disparaître.*

A présent, que Brahma me protége!

COUTE-BOTTE, l'apercevant.

Ah ! ce monsieur en culotte de soie. (Il l'arrête par la basque de l'habit.)

VIVARGENTI, cherchant à se dégager.

Qu'est-ce qui m'accroche ?

COURTE-BOTTE.

Moi... (Le reconnaissant.) Tiens ! une connaissance.

VIVARGENTI, à part.

Je ne veux pas le connaître. (Haut.) Zé n'ai pas l'avantaze... ainsi lâcez-moi.

COURTE-BOTTE.

Alors, c'est que je me trompe. (Il lâche Vivargenti.)

VIVARGENTI.

Zouste, mon bon ami. (Il fait un mouvement pour s'éloigner.)

COURTE-BOTTE, le retenant de nouveau.

Une question?

VIVARGENTI.

Presto! presto!

COURTE-BOTTE.

N'avez-vous pas été singe ?

VIVARGENTI.

Pas encore.

COURTE-BOTTE.

Vous m'étonnez.

VIVARGENTI.

Parole d'honneur!

COURTE-BOTTE.

Je ne vous ai pas rencontré dans l'Inde?

VIVARGENTI, voulant se dégager.

Dans l'Inde... bon! vis parler d'un mouet, zé souis sour, mais lâcez-moi donc!

COURTE-BOTTE.

Au fait, s'il est sourd... ça ne peut pas être lui. (Il le lâche.)

VIVARGENTI, se sentant libre.

Enfin!

COURTE-BOTTE, le reprenant encore.

Pourtant, la ressemblance!...

VIVARGENTI, à part.

Que dire?... Ah !... (Haut.) La ressemblance... il était natourelle entre frères... D'aillors, il ne parlait pas cé povero Karaboul... moi zé parle.

COURTE-BOTTE, le lâchant.

C'est juste. (Le reprenant aussitôt.) Mais alors vous devez être au moins cousin-germain d'un certain Alcindor qui faisait partie d'une société de pas grands choses, en Allemagne.

VIVARGENTI.

Alcindor!... zé connais très-bien... il parlait, celoui-là... ma il se tait depouis qu'il o été pendou .. c'est mon autre frère... nous sommes comme ça trois zoumeaux... nés dans le même jour, dans des pays différents.

COURTE-BOTTE.

Des jumeaux nés le même jour, et dans des pays différents... La drôle de famille! (Il laisse aller Vivargenti.)

VIVARGENTI, à lui-même.

Zé souis libre... à mon entreprise, maintenant... si le ciel veut qué tout seul zé rioussisse. (Il se dirige vers la gauche quand Fernand paraît.)

SCÈNE VIII.

Les mêmes, FERNAND.

FERNAND, arrêtant Vivargenti au passage.

Un moment.

VIVARGENTI, à part.

Diavolo! l'amoureux, à présent.

COURTE-BOTTE, à Fernand.

Mon maître...

FERNAND.

Je te retrouve à propos .. j'aurai besoin de toi... car elle est ici... je l'ai revue, c'est elle... c'est bien elle!

COURTE-BOTTE.

Ou sa sœur jumelle... née dans un pays différent, à l'instar des frères de Karaboul.

FERNAND.

Ne fût-ce que son ombre... mon amour en est jaloux, et je ne veux pas que d'Aguilar la possède.

VIVARGENTI, toujours retenu par Fernand.

Signor, zé vis ferai observer qué zé me dois tout entier à mon art, il me réclame.

FERNAND.

Tu te dois à qui t'achète... vingt louis pour un seul moment. (Il lui donne une bourse.)

VIVARGENTI, la soupesant.

Zé vis en accorde deux.

COURTE-BOTTE, à part.

Encore de la dépense... voilà un amour qui nous coûte cher.

FERNAND, à Vivargenti.

C'est toi, n'est-ce pas, qui conduis tout... qui dirige tout?

VIVARGENTI.

Et qui invente tout... même le souzet dou ballet mythologique... il est très-intéressant.

FERNAND.

Cela m'est égal... pourvu qu'il serve à mon dessein.

VIVARGENTI.

Mon souzet... il peut servir à tout.

FERNAND.

Même à un enlèvement?

VIVARGENTI.

Zoustement, il y en a un...

FERNAND.

Mais imaginaire... il faut qu'il soit réel.

VIVARGENTI.

Hé!... (A part.) Moi qui cherchais un aide, ça se trouve bien.

COURTE-BOTTE, à Fernand.

Mon officier... croyez-moi, ne nous embarquons pas là-dedans.

FERNAND, à Vivargenti.

C'est entendu, tu es à moi?

VIVARGENTI, à part.

C'est lui qui est à moi (Haut.) Mais il y aurait de petites dispositions extérieures à prendre .. et mon noble poublic m'attend.

FERNAND, désignant la gauche.

Tu nous retrouveras dans le parc, nous conviendrons de ce qu'il nous reste à faire, je veux reconquérir celle que j'aime.

VIVARGENTI, à part.

Oui, pour que je la restitue au grand Nikobar!

ENSEMBLE.

Air : *Voilà je l'avoue un coquin hardi.* (Les Diamants de la Couronne.)

COURTE-BOTTE.

Voilà, je l'avoue,
Un coup bien hardi,
Et quand il le joue
J'ai grand peur pour lui.
Quel plan que le nôtre,
Ici, tout braver,
Moi, j'en trouve un autre,
C'est de me sauver.

FERNAND.

Voilà, je l'avoue,
Un projet hardi;
Ici, je me joue
Du droit du mari.
L'amour fait le nôtre
Pour nous conserver,
Dyna, l'un à l'autre,
Je dois tout braver.

VIVARGENTI, à part.

Moi, je l'avoue,
Un coup bien hardi,
A la fois je joue,
Amant et mari.
Il croit bon apôtre,
Se la conserver,
Mais c'est pour un autre
Qu'il va l'enlever.

(A la fin de l'ensemble, Fernand disparaît avec Courte-Botte par la droite ; d'Aguilar entre par la gauche.)

SCÈNE X.

VIVARGENTI, D'AGUILAR.

D'AGUILAR, à part.

Fernand et Vivargenti ensemble!... y aurait-il complot entre eux ?

VIVARGENTI, à lui-même, sans voir d'Aguilar.

Je suis sûr du succès... nous pouvons commencer.

D'AGUILAR, l'arrêtant.

Pas encore!

VIVARGENTI.

Perché ?

D'AGUILAR.

Comme je dois veiller à la sécurité de la marquise d'Aguilar, je te préviens que j'ai visité ton théâtre moi-même.

VIVARGENTI.

C'est un cef-d'œuvre, Essellence.

D'AGUILAR.

Oui, mais à quoi bon ce passage souterrain qui communique avec le parc?

VIVARGENTI.

Bisogna di service, signor.

D'AGUILAR.

On ne s'en servira pas... j'y ai fait placer une sentinelle... Ensuite pourquoi cette trappe qui va du théâtre au souterrain?

VIVARGENTI.

Pour l'effet du dénouement : la reine des songes essappant à ses adorators qu'elle a trompés en les sarmant, s'enfonce et disparaît comme oune vaporose illousion.

D'AGUILAR.

C'est peut-être très-joli... mais comme il pourrait y avoir du danger pour ma femme, j'ai fait fermer la trappe... et sur ta vie elle ne s'ouvrira pas.

VIVARGENTI, désolé.

La pièce est perdoue! Comment voulez-vous qué zé la finisse?

D'AGUILAR.

Comme tu pourras... mais pas plus tard que minuit... tu entends, minuit précis à l'horloge du château... et maintenant passons au théâtre.

VIVARGENTI.

Vous y êtes... je n'ai qu'à frapper du pied droit pour en faire sortir un grand opéra. Les artistes se trouveront en scène, et le poublic passera dans la salle (criant :) Au rideau! (Au signal donné par Vivargenti, deux amples rideaux de soie tombent et se ferment à l'avant-scène. — Bientôt après, ils se relèvent et découvrent le jardin vaporeux des songes, où sont groupés les personnages du ballet.)

RÊVES DE FORTUNE ET D'AMOUR.

Ballet d'action composé et mis en scène par M. Massot.

PERSONNAGES DU BALLET.

LA REINE DES SONGES, THEMIRE, jeune bergère, }	Mme GUY-STEPHAN.
LA FORTUNE	Mlles L. LAMOUREUX.
L'AMOUR	ALOYATIAC.
ZELMIS, jeune mousquetaire	BALUTTE.
LA FIDELITE	EMMA.
LA COQUETTERIE	CAROLINE.
FLEUR-DES-CHAMPS	OCTAVIE.
CHLOE, la coquette	MAURICE.
PREMIÈRE BACCHANTE	HELENE.
DEUXIÈME BACCHANTE	ALEXTINE.
ALIENOR, jeune seigneur	MM. HAMEL.
DON HARPAGUS, vieil avare	GUILLEMET.
FILLES DU SOMMEIL, NAYADES, PÊCHEURS, ETC.	

Le théâtre représente un jardin féerique. Le fond, baigné de vapeurs, laisse voir le palais de la reine des songes; une galerie de marbre enferme et cache un lac qu'il faut traverser pour arriver à la demeure de la divinité qui donne les songes heureux. Des roseaux qui croissent au bord de ce lac s'élèvent en bouquets au-dessus de la galerie. A droite du public, un bosquet de roses dont l'intérieur est masqué par les fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

C'est l'heure où les mortels vont se livrer au repos. La reine des songes, armée d'un rameau d'or, arrache à leur immobilité de chaque jour, les séduisantes illusions dont la tâche commence quand le sommeil descend sur la terre. La Coquetterie, le Bonheur, la Fortune, tous les rêves trompeurs se préparent avec joie à obéir aux ordres de leur souveraine. L'Amour vient implorer la reine des songes en faveur d'un pauvre rêveur, le bel Alienor, épris d'un portrait dont il cherche en vain le modèle.—Qu'il vienne au palais des songes, répond la reine, et celle qu'il aime, il la trouvera parmi nous.

SCÈNE II.

Un jeune mousquetaire, l'imprudent Zelmis, arrive attiré par les ruses de la Coquetterie; il se flatte de l'avoir fixée, elle n'est déjà plus près de lui. Mais il l'oublie bientôt, distrait qu'il est par la vue de deux gracieuses bacchantes. L'une d'elle lui présente une coupe où sa compagne verse une liqueur parfumée, dont le bouquet enivre déjà Zelmis. Il va porter la coupe à ses lèvres, quand soudain les malicieuses bacchantes la lui enlèvent et disparaissent. La Coquetterie l'a trompé, le délire de l'ivresse lui échappe; qui le consolera? Le bonheur au jeu. Il avise le vieil Harpagus, qui passe, tenant sous son bras sa précieuse cassette. Zelmis le défie et le contraint à jouer. La reine des songes s'intéresse à ce jeune fou; mais Harpague implore la Fortune, et l'aveugle déesse le fait trois fois vainqueur du combat à coups de dés. Cependant, la reine, émue du désespoir de Zelmis, enlève le bandeau qui couvre les yeux de la Fortune. Aussitôt que la Fortune peut comparer son vieux favori et son jeune soupirant, elle repousse Harpagus, et semble dire à Zelmis : Je suis à toi. Le vieillard, honteux, sort, poursuivi par les moqueries de toutes les filles du Sommeil.

SCÈNE III.

Quelle est cette jeune bergère qui s'avance d'un pas léger dans le séjour des illusions? C'est la reine des songes elle-même, qui, sous les traits et les simples habits de la belle Thémire, veut un moment flatter l'erreur de l'amoureux du portrait. — Suis-je bien ainsi? demande-t-elle à l'Amour. — Charmante, la raison du pauvre Alienor n'y survivra pas. — Ton protégé, où est-il? — Là, répond l'Amour. Il montre le bosquet, qui s'entr'ouvre et laisse voir Aliénor endormi. Sur un signe de l'Amour, le rêveur ouvre les yeux et se croit réveillé. Ses regards rencontrent la soi-disant Thémire, gracieusement penchée près de lui. Il étend les mains pour la saisir : elle a disparu. Il parcourt le jardin, espérant qu'il va retrouver celle qu'il n'a pu voir qu'un instant. Des groupes de jeunes filles lui ferment le passage. Il cherche sa bien-aimée parmi les filles séduisantes du Sommeil; mais c'est en vain. — Toutes sont belles, dit-il à l'Amour; mais aucune ne peut me faire oublier la ravissante image que je porte là, sur mon cœur. Il montre le portrait de son inconnue. Mais soudain, la reine des songes vient de nouveau se glisser près d'Aliénor, qui contemple avec extase la ressemblance fidèle du portrait qui l'a charmé. Thémire partage l'amour d'Alienor, celui-ci le croit du moins, et se livre avec délire à l'espoir de ne plus être séparé de celle qu'il aime. Pourtant l'heure du réveil va bientôt sonner.

SCÈNE IV.

Déjà la Fortune s'enfuit emportée sur sa roue. Zelmis la poursuit encore et disparaît avec elle. La reine des songes, touchée de l'amour d'Alienor, hésite à faire cesser son erreur; elle se laisse conduire par lui jusqu'à la galerie de marbre, où commence le lac infranchissable. — Ne me quittez pas! semble lui dire le rêveur amoureux. Il l'implore à genoux, mais tout à coup elle disparaît à travers le mur, qui s'entr'ouvre et se referme sur elle. Il essaie de la suivre, et, désespéré de ses inutiles efforts, il menace de mourir. L'Amour, pour le consoler, lui montre la reine des songes paraissant au milieu d'un bouquet de roseaux. Sa bien-aimée lui dit du geste : Au revoir! à demain! Elle agite un rameau d'or, et le sommeil profond s'appesantit sur tous les personnages qui forment des groupes immobiles, comme au lever du rideau. Le bouquet de roseaux s'est refermé. La reine des songes a disparu. Minuit sonne.

D'AGUILAR, entrant.

Minuit!... je viens chercher ma femme... disparue!... Quel est le ravisseur?.. Fernand, sans doute... Fernand, tu mourras!...

ACTE CINQUIÈME.

A Grenade. — Une place publique à laquelle viennent aboutir plusieurs rues; à la gauche du public, l'entrée d'une posade ayant une fenêtre praticable au premier étage; au-dessus de la porte, une enseigne qui représente un cheval avec ces mots écrits au-dessous : AU CHEVAL BLANC. Au fond, la perspective est bornée par une vue de l'Alhambra.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHANTEURS ESPAGNOLS, DANSEUSES AMBULANTES, puis PAQUITTA.

(Au lever du rideau, des chanteurs armés de guitarres, et des danseuses qui s'accompagnent avec les castagnettes, donnent une sérénade devant les fenêtres de l'hôtellerie.)

LES CHANTEURS.

Air de *M. Fossey.*

Jeune grenadine,
Coquette et mutine,
Dont l'œil assassine,
Mon cœur veut le tien.
Fi! des regards fades!
Ceux que tes œillades
Font le plus malades,
Se portent si bien!
Tra, la, la, la, lo, la, etc.

PAQUITTA, paraissant à la fenêtre du premier étage.

Des chanteurs!... si cela pouvait distraire le pauvre jeune

homme qui loge depuis quinze jours dans mon hôtellerie de l'Alhambra. (Jetant une piécette aux chanteurs.) Je ne puis vous donner que ça... dame ! je ne fais pas fortune... il n'y a ici qu'un voyageur. (Elle quitte la fenêtre et disparaît.)

LES CHANTEURS, s'éloignant.

Même air.

A qui fait bravade,
Elle, par saccade,
Darde mainte œillade,
Contre-coup fatal !
Quand la grenadine
Eut taré sa mine,
Ce fut la matine
Qui se porta mal.
Tra, la, la, la, la, etc.

(A la fin des couplets, les chanteurs et les danseurs sortent par la droite. Courte-Botte arrive par la gauche, en même temps que Paquitta sort de l'auberge.)

SCÈNE II.

PAQUITTA, COURTE-BOTTE.

PAQUITTA, à elle-même.

C'est bien triste, tout de même, de n'héberger qu'un voyageur.

COURTE-BOTTE, qui passait, s'arrêtant.

Plait-il ? vous avez un voyageur ?

PAQUITTA.

Pas davantage.

COURTE-BOTTE.

Ça me suffit... A-t-il sa tête ?

PAQUITTA.

Hélas ! non.

COURTE-BOTTE.

Il n'a pas sa tête... je le reconnais à ce trait de physionomie... c'est bien lui... enfin... après une trotte de vingt et un jours, me voilà donc au bout de mon immense ruban de queue ! (Avec exaltation.) Merci, mon Dieu ! oh ! merci, mon Dieu !

PAQUITTA.

Vous connaissez donc le seigneur Fernand ?

COURTE-BOTTE.

Si je le connais ! nous ne nous quittons pas... excepté quand je le perds en route... comme cela m'est arrivé il y a trois semaines... Il a dû vous parler de moi... son fidèle Courte-Botte.

PAQUITTA.

Il ne parle qu'à lui seul.

COURTE-BOTTE.

D'une Indienne, n'est-ce pas ?

PAQUITTA.

Oui, une Indienne.. Allemande...

COURTE-BOTTE.

Qui se trouve être Française.

PAQUITTA.

Justement... enfin, ce que j'ai compris, c'est qu'il aime trois femmes à la fois... ça n'a pas le sens commun.

COURTE-BOTTE.

C'est encore bien plus absurde que ça... Vous auriez le vertigo si je dévidais devant vous le prodigieux écheveau de nos aventures fantastiques.

PAQUITTA.

Dévidez, je ne serais pas fâchée de tenir le fil.

COURTE-BOTTE.

AIR : *C'est bien la plus joli corsage.*

Pour qu'avec ordre tout se classe,
J' dois d'abord dans ce récit-ci,
Vous m'ner dans l'Inde... Je la passe ;
Puis en Allemagn'... j' la passe aussi.
Maintenant en France je passe.

PAQUITTA.

Songez que rien n'est commencé ;
Ah ! ne passez plus rien, de grâce.
Comment comprendrai-je c' qui s' passe,
Si vous passez tout le passé ?

COURTE-BOTTE.

Je poursuis !... j'arrive à la grande catastrophe de la nuit des noces, quand le seigneur Fernand fut surpris dans le parc de Sceaux, après la fuite de la mariée.

PAQUITTA.

Quelle mariée ?

COURTE-BOTTE.

Elle... la Française... notre Allemande des grandes Indes..... Patatras ! voilà le mari qui tombe sur nous, avec ses témoins, comme un paquet de fusées. Il reproche à don Fernand de lui avoir escamoté sa moitié, qui avait disparu dans les nuages.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

« Rends-la moi, suborneur et traître !
Dit-il, en faisant les grands bras.
— « Je n' l'ai pas, lui répond mon maître,
Mais j' l'aurais qu' je n' la rendrais pas. »
Là-d'ssus, on se provoque, on se crosse,
A l'épée on s' donne des atouts.
Bref, le jaloux
Tomb' sous les coups.
Si bien qu'une heure après la noce,
N'y avait plus ni d' femme ni d'époux !

PAQUITTA.

Don Fernand avait tué son rival ?

COURTE-BOTTE

Radicalement... Par bonheur, cette cascade d'accidents avait achevé de détraquer la cervelle de mon maître ; ce qui fait que la justice a renoncé à se mêler de ses affaires.... seulement on l'a invité à aller faire un tour en Espagne... je l'y ramenais à petites journées, quand un soir, du premier étage de l'auberge où nous nous étions arrêtés, il aperçoit dans l'air un oiseau de paradis qui passe. A la vue de ce volatile, cauchemar de notre destinée, don Fernand est bouleversé, transporté, et crac !... il s'élance par la croisée pour le suivre... moi, naturellement, j'ai pris le plus long, et voilà pourquoi il est arrivé le premier.

PAQUITTA.

Un oiseau de paradis vagabond !... si c'était le même qui a rendu l'autre jour un si grand service à la reine d'Espagne.

COURTE-BOTTE.

Quel service ? Narrez-moi ça.

PAQUITTA.

Figurez-vous que dans une des fêtes données lors du passage de la reine, à Grenade, il s'est trouvé des malfaiteurs assez hardis pour lui voler, en plein bal, son collier de perles fines... La justice était sur les dents, on ne savait plus où chercher, quand un beau matin, on aperçoit un bel oiseau perché sur une des tours de l'Alhambra... on y monte pour le faire prisonnier et on trouve près de lui le collier royal.

COURTE-BOTTE.

C'est là que les voleurs l'avaient caché ?

PAQUITTA.

Précisément. En reconnaissance de la découverte..... la reine attacha elle-même une des perles retrouvées au cou de l'oiseau... une heure après il avait repris sa volée.

COURTE-BOTTE, réfléchissant.

Tiens ! tiens ! une perle volée à une reine. C'est justement une des trois choses demandées par le vieux Brahmine.

PAQUITTA.

Plait-il ?

COURTE-BOTTE.

On vous dira ça plus tard... pour le moment, servez-moi ce que vous voudrez... vous mettrez ça sur le compte de mon maître.

PAQUITTA.

Son compte !... ah bien oui... sans une bonne âme qui s'intéresse à lui, je risquerais de l'héberger gratis !

COURTE-BOTTE.

Bah ! nous avons un protecteur ?

PAQUITTA.

Mieux que ça... une protectrice... la plus brillante étoile de l'Opéra de Madrid, la señora Phénice... Elle est arrivée à Grenade pour les fêtes royales... Elle a déjà bouleversé tous les cœurs, et même reçu une proposition de mariage de notre fier alcade mayor, le richissime seigneur Pança-Plata-Florès.

COURTE-BOTTE.

Comment dites-vous ?

PAQUITTA.

Le richissime seigneur Pança-Plata-Florès.

COURTE-BOTTE.

Un beau nom !

PAQUITTA.

Mais un vilain homme. Sous prétexte de sûreté publique, il voulait faire enfermer notre jeune insensé qui ne fait de mal à personne.

COURTE-BOTTE.

Enfin il s'est adouci, notre alcade mayor.

PAQUITTA.

Grâce à la señora Phénice qui a été forcée de lui promettre sa main pour sauver la liberté du seigneur Fernand.

COURTE-BOTTE.

Quel intérêt elle prend à lui !

PAQUITTA.

Dame ! un fou par amour, ça intéresse toutes les femmes.

(Murmures joyeux et clameurs d'enthousiasme au dehors.)

COURTE-BOTTE.

Quels sont ces accents joyeux ?

PAQUITTA.

C'est la foule qui salue en passant la merveille de Grenade; elle se rend à la promenade en chaise à porteurs, escortée du seigneur Pança-Plata-Flores, son futur, et entourée de son cortége ordinaire. (Les joyeuses clameurs se rapprochent; des soldats font ranger le peuple qui arrive en foule; on voit s'arrêter au fond une chaise à porteurs, escortée de l'alcade mayor et de son hallebardier BAMBINOS ou plutôt KARABOUL.

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'ALCADE MAYOR, LA CHAISE A PORTEURS, BAMBINOS, SEIGNEURS ET PEUPLE.

CHŒUR.

Air des *Contrebandiers espagnols.*

C'est la diva !
Mes amis c'est elle,
Toujours nouvelle,
Toujours plus belle.
C'est la diva!
Mes amis c'est elle,
Brava ! brava !
Pour la diva.

L'ALCADE MAYOR, à la foule.

C'est assez,
Finissez.
De la danse de ma belle,
Ils sont fous...
Taisez-vous!
Je vais être heureux époux.

REPRISE DU CHŒUR.

C'est la diva !
Mes amis, etc.

L'ALCADE MAYOR.

Ah çà! pourquoi nous arrêtons-nous ici? (Il va interroger Phénice qu'on aperçoit dans la chaise à porteurs.)

COURTE-BOTTE, remarquant Bambinos.

Bon ! encore lui !

BAMBINOS, à part.

Bigre! il me reconnaît.

L'ALCADE MAYOR, quittant la chaise.

Très-bien, ma divine, vous voulez savoir des nouvelles du fou de Grenade, qui m'intéresse à ce que vous dites... (S'adressant à Courte-Botte.) Il va mieux, n'est-ce pas?... J'en suis enchanté... merci.. mon garçon... merci... (Pendant ce temps, Paquitta, qui a vu la main de Phénice se glisser hors de la chaise et tendre un billet, s'est vivement emparée du papier.)

BAMBINOS, apercevant le mouvement, étouffe un éclat de rire.

Pouff!

L'ALCADE MAYOR, se retournant vers Bambinos.

Bambinos, on ne rit pas sous les armes. (A lui-même.) A présent que je sais ce que je ne tenais pas à savoir, nous pouvons continuer notre promenade. (Il va de nouveau à la chaise et parle bas à Phénice.)

PAQUITTA, lisant la suscription du billet.

C'est un ordre qu'elle me donne.

COURTE-BOTTE, qui n'a cessé de regarder Bambinos, allant à lui.

Moosieur!

BAMBINOS, très-sérieux.

Monsieur!

COURTE-BOTTE.

Je parie que c'est toi !

BAMBINOS.

Je ne crois pas... et toi?

COURTE-BOTTE.

Moi aussi.

BAMBINOS.

C'est ce que je disais. (Il remonte gravement.)

L'ALCADE MAYOR, comme parlant à Phénice.

C'est une incroyable fantaisie... et je n'y consentirai que si notre contrat se signe aujourd'hui même. (Écoutant.) Hein?... comment!... Eh bien! soit!... partons!

REPRISE DU CHŒUR.

C'est la diva !
Mes amis c'est elle, etc.

(Le cortége se remet en marche, et bientôt il disparaît à gauche.)

SCÈNE IV.

COURTE-BOTTE, PAQUITTA.

PAQUITTA.

Voyons le billet.

COURTE-BOTTE.

Un billet de qui?

PAQUITTA.

De la ségnora Phénice.

COURTE-BOTTE.

Pour mon maître?

PAQUITTA.

Pour moi, mais je suis bien sûre qu'il s'agit de lui. (Elle lit.)
« Ne laisse pas sortir don Fernand avant de m'avoir revue...
« J'ai résolu de lui rendre la raison... Je vais tenter un moyen
« suprême... j'en crois mon cœur... je réussirai! »

COURTE-BOTTE.

Il s'agit de le garder à vue... je m'en charge.

PAQUITTA, voyant Fernand qui sort de l'auberge.

Le voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FERNAND. Fernand traverse la place d'un air affairé et se dirige vers le fond.

COURTE-BOTTE.

Eh bien!... il s'en va!

PAQUITTA, courant après Fernand.

Vous vous trompez, seigneur Fernand... je suis par ici.

FERNAND.

Fort bien... je sors... j'ai affaire... au revoir... je ne reviendrai pas.

COURTE-BOTTE, s'avançant.

Si c'est moi que vous allez chercher, il est inutile de vous déranger.

FERNAND.

Non, tu peux continuer à rester à Grenade, puisque tu t'y trouves bien.

COURTE-BOTTE.

Moi?... mais j'arrive... il y a trois semaines que nous sommes séparés.

FERNAND.

Vraiment?... comme le temps passe vite.

COURTE-BOTTE.

Merci... nous avons bien des choses à nous dire.

FERNAND.

Dis-les à Paquitta... elle cause très-bien; moi, j'ai un rendez-vous auquel je ne manquerais pas pour les couronnes de Castille et de Léon.

PAQUITTA.

Un rendez-vous?

FERNAND.

Avec mon protecteur incessant... mon guide fidèle.

COURTE-BOTTE.

Encore l'oiseau de paradis!

FERNAND.

Je dois aller le retrouver.

PAQUITTA.

Où ça?

FERNAND.

Sur le sommet de la tour vermeille!

COURTE-BOTTE.

Miséricorde!... et pourquoi faire?

FERNAND.

Pour qu'il m'emporte... bien loin dans les airs... Clotilde m'attend... Stella m'espère, Djina m'appelle.

PAQUITTA.

Voilà encore qu'il les embrouille toutes les trois.

COURTE-BOTTE.

Ça ne peut pas être autrement... elles jouent aux barres dans son cerveau : pour attraper la troisième, il est forcé de courir après les deux autres.

FERNAND.

Comprends-tu ma félicité!... traverser l'espace... au-dessus du monde... plus haut que les nuages... pour aller tomber aux pieds de celle que j'aime... Ce bonheur, tu pourras le partager : je te permets de me suivre.

COURTE-BOTTE.

Oui, mais à pied... ma modestie me défend de monter dans un nuage.

FERNAND.

Alors, mets-toi en route... car moi je pars à l'instant!

PAQUITTA, bas à Courte-Botte.

Il faut le retenir. . accrochez-vous à lui.

COURTE-BOTTE, à demi voix.

Oh! non!... oh! non!... il serait capable de m'emporter là-haut! ..

FERNAND, comme s'il allait s'éloigner.

Bon voyage, mon garçon... Au revoir, ma petite Paquitta... je t'enverrai chercher pour la noce.

PAQUITTA, le retenant.

Un moment, seigneur Fernand; avant de vous mettre en route pour un si long voyage... il faut que vous preniez quelque chose... Là-haut... les auberges sont rares... et vous qui avez oublié de déjeuner ce matin.

FERNAND.

C'est un oubli volontaire.

Air de *Geneviève.*

J'ai pressenti que j'aurais pour voiture,
Le faible oiseau qui vient me protéger,
Je me suis dit : ma rapide monture
Plus vite ira si je suis plus léger.
L'heureux conseil que mon amour me souffle,
A l'écouter j'ai trop tardé déjà;
Trois jours de plus, je n'avais que le souffle,
Et j'arrivai plus tôt près de Djina.

Elle ne m'attendra pas plus longtemps. (Il s'élance vers le fond.)

COURTE-BOTTE.

Monsieur! Monsieur!

PAQUITTA.

Courez après lui.

COURTE-BOTTE.

Soyez tranquille... je ne le perds pas de vue. (Au moment où Fernand va disparaître à gauche, une rumeur joyeuse annonçant les danseuses espagnoles le force à se diriger vers la droite, mais de ce côté les curieux accourent en foule, et lui barrent le chemin. L'alcade mayor paraît avec ses hallebardiers; il est suivi de Bambinos qui porte son fauteuil de magistrat, d'autres portent une couronne et des guirlandes de feuillage.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'ALCADE MAYOR, BAMBINOS, HABITANS DE GRENADE, puis les DANSEURS ET DANSEUSES NOMADES, ensuite PHÉNICE.

L'ALCADE MAYOR.

Placez-là mon fauteuil d'honneur... accrochez cette couronne sur ma tête.

BAMBINOS.

Oui, à l'enseigne du Cheval-Blanc. (Bambinos et quelques autres exécutent l'ordre de l'alcade.)

L'ALCADE MAYOR, s'asseyant.

Grenadins et Grenadines, je ne vous dis pas ce que vous allez voir... mais vous devez comprendre que c'est un spectacle extraordinaire, puisque votre alcade mayor veut bien l'honorer de sa présence.

TOUS.

Vive l'alcade mayor!

FERNAND, à lui-même.

Ils me laisseront partir, j'espère. (Il s'est glissé dans la foule et va sortir enfin, quand un hourra retentit, excité par le bruit des castagnettes. — Les danseuses espagnoles font irruption sur la place. La foule se groupe de toutes parts, même jusque sur les murs. Fernand se perd au milieu des groupes.)

BALLET.

Aux danseurs ambulants, qui ont joyeusement commencé la fête, succède bientôt la brillante PHÉNICE. Un danseur l'accompagne : c'est le gentil ZAPAYA. Avantageux et persistant, il la poursuit et la provoque dans le pas indiscret d'EL OLESQUIO. A son tour, PHÉNICE l'excite, l'irrite et le désole en dansant la fière et malicieuse MAJA, que suit bientôt la voluptueuse GRANADINA, couronnée enfin par l'éblouissant et rapide ZAPATEADO. Depuis un instant, Fernand a reparu. Mêlé à la foule, il aperçoit PHÉNICE, et d'abord il croit qu'il s'abuse; puis, de plus en plus convaincu que celle qu'il cherche partout est bien là, devant lui; ému de bonheur jusqu'aux larmes, il accourt vers elle en s'écriant :

FERNAND.

Clotilde! Stella! Djina!... toujours Djina! (Il tombe à ses genoux. Rumeur générale.)

L'ALCADE MAYOR, se levant.

Plus fou que jamais, n'est-ce pas?

FERNAND.

Non, j'ai toute ma raison... Celle qui me l'a rendue, la voilà. (Phénice glisse rapidement un billet à Fernand; ensuite elle se retourne vers l'alcade pour lui dérober la vue du billet.)

FERNAND, à lui-même.

Que vois-je? une perle sous ce pli. (Lisant à part.) « Porte au brahmine Nikobar cette perle dérobée au collier d'une reine... nous nous reverrons dans le jardin de la pagode. (A lui-même.) Djina, tu seras obéie. (Il sort.)

L'ALCADE MAYOR, le voyant s'éloigner.

Va, va, pauvre insensé. (A Phénice.) Maintenant, venez, ma divine, l'autel nous attend. (Il offre la main à Phénice.)

TOUS.

Vive l'alcade! (Sortie générale.)

Le théâtre change et représente une partie des jardins de l'habitation du brahmine Nikobar.

SCÈNE VII.

NIKOBAR, KARABOUL.

(Ils arrivent par la droite.)

NIKOBAR.

Ah! mon pauvre Karaboul .. à ton retour dans l'Inde, après un an d'absence, tu trouves ton grand brahmine réformé, transformé.

KARABOUL.

Et même déformé... ce n'est pas comme votre habitation... bigre! (Mouvement de Nikobar.) Ne faites pas attention, c'est un mot français... j'ai été en France.

NIKOBAR.

Tu l'as trouvée embellie?

KARABOUL.

Au point que je ne m'y reconnais plus... Terteuffle! (Autre mouvement de Nikobar.) C'est un mot allemand... j'ai été en Allemagne... quelles réparations!... Caramba!... (Nouveau mouvement de Nikobar.) C'est un mot espagnol. . j'arrive d'Espagne... mais où donc avez-vous fourré la grotte ténébreuse du Brahmine?

NIKOBAR.

Elle est devenue le palais des dix mille fleurs... A la place où s'opéraient les artifices de l'alchimie, on voit pousser des gueules-de-loup, des oreilles d'ours et des pas-d'âne dans les allées.

KARABOUL.

Vous aimez à vous y promener?

NIKOBAR.

C'est un caprice qui a passé par une tête féminine... Mais, à propos de femmes, parle-moi de mon chef-d'œuvre... donne-moi des nouvelles de ma Djina.

KARABOUL.

Cette charmante demoiselle a mené une existence bien échevelée.

NIKOBAR.

Vraiment?

KARABOUL.

Cette adorable créature, que vous avez voulu fabriquer et pétrir vous-même pour être sûr de ses principes et de sa fidélité.

NIKOBAR.

Eh bien?

KARABOUL.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Avant tout ce qu'il faut pour plaire,
Elle abuse de ses appas
Et sa conduite est très-légère
Aussi je ne l'épous'rais pas.
Apprenez que la jeune dame,
Par goût, sans doute, du nouveau,
Se maria trois fois en femme,
Et p't'être plus d' vingt fois en oiseau (*bis*)

Car, il n'y a pas à le nier, elle porte plume quand ça lui fait plaisir.

NIKOBAR.

Continue, tu m'intéresses... ainsi, elle est veuve?

KARABOUL.

Reveuve et archi-reveuve... son premier mari a été pendu avec moi en Allemagne.

NIKOBAR.

Bien... le second?

KARABOUL.

Tué en duel, sous mes yeux, en France.

NIKOBAR.

A merveille... et le troisième, qui devait mourir d'une chute de cheval?

KARABOUL.

L'oracle avait dit vrai... nous étions à Grenade, à l'auberge du Cheval-Blanc, le jour même de ses noces... L'infortuné troisième trônait sous l'enseigne, quand... patatras!...

Air du Baiser au porteur.

Faut-il au milieu d'une fête
Que l' sort vous condamne à mourir.
Le Cheval-Blanc lui tomb' sur la tête
Au même instant il se sent aplatir
Et v'là qu'il rend l' dernier soupir.
C'est juste au moment d'une aubade
Que sur son chef il a r'çu l'animal;
Voilà comme le vieil alcade
Est mort d'un' chute de cheval.

NIKOBAR.

Je comprends... c'est un atroce calembourg du destin... Ah! mais... ah! mais Djina est devenue un excellent parti maintenant... elle fera le bonheur de son quatrième mari.

KARABOUL.

Je gagerais ma tête que vous brûlez d'être celui-là.

NIKOBAR.

Tu n'y tiens donc pas, à ta tête, malheureux!... Je suis marié, mon pauvre Karaboul!

KARABOUL.

Vous! avec qui?

NIKOBAR.

Avec une femme.

KARABOUL.

De votre fabrique?

NIKOBAR.

Non, elle était toute faite... tu la connais, c'est Mousseline... un vrai démon. . qui me donne des ordres, et, quand je ne les exécute pas... (Ici on entend le bruit d'un soufflet. Nikobar porte vivement la main à sa joue en criant :) Ah!

KARABOUL.

Hein! j'ai entendu le bruit d'une giffle... c'est drôle... il n'y a que nous deux ici, et je n'ai rien reçu.

NIKOBAR.

C'est moi qui ai reçu... Mon ami je suis victime de ma faiblesse pour mon épouse.

KARABOUL.

Je devine... vous lui aurez révélé le fameux secret de souffleter les gens sans y toucher... vous m'en avez fait sentir l'influence autrefois.

NIKOBAR.

Je ne voulais que lui enseigner le moyen de se faire obéir de ses esclaves, même de loin, en prononçant cinq mots cabalistiques et en levant le petit doigt en l'air... mais c'est contre moi-même qu'elle tourne ce bienfait de mon art. (Bruit d'une paire de soufflets.)

KARABOUL.

Encore!

NIKOBAR, criant.

Ah! madame Nikobar! je vais me fâcher... un jour de fête... c'est intolérable.

KARABOUL.

Tiens, c'est fête aujourd'hui?

NIKOBAR.

Oui, des noces magnifiques... car nous ne dénoçons pas ici... le mois dernier ma femme m'a fait marier ses cinq frères que j'ai dotés... Aujourd'hui, je marie ses six sœurs.

KARABOUL.

Et vous les redotez... alors je ne vois pas pourquoi elle se fâche.

NIKOBAR.

Elle se doute que je cause au lieu de m'occuper des préparatifs... et elle me rappelle à l'ordre... Sois tranquille, elle pense aussi à ceux qui me font perdre mon temps. (Bruit d'un double soufflet.)

KARABOUL ET NIKOBAR, portant chacun la main à la joue.

Ah!

KARABOUL, se retournant.

Eh! là-bas!...

NIKOBAR.

Quand je te le disais : elle pense à tout le monde.

Air : *Ah! que de cris.* (La Saint-Sylvestre. — Bazin.)

Ah! quel soufflet. (*ter.*)
De ma joue
Ell' se joue,
Oui, je me sens un regret
Bien complet
D'avoir dit mon secret.

KARABOUL.

Ah! quel soufflet! (*ter.*)
De ma joue
Ell' se joue
J'ai reconnu l'effet
De son secret
Et l'effet
Me déplait.

NIKOBAR.

Me traiter ainsi,
Moi, son chéri,
Ah! c'est cette infâme!

KARABOUL.

Jamais un mari,
Ne doit tout apprendre à sa femme.

(Bruit rapide de soufflets multipliés.)

NIKOBAR ET KARABOUL, criant.

Hon, hé!... ah! mais! ah mais! (Ils se disposent à sortir par la gauche, mais de nouveaux soufflets invisibles et bruyants les forcent à rétrograder, ils se sauvent et disparaissent à droite.)

SCÈNE VIII.

MOUSSELINE, FERNAND, COURTE-BOTTE, ESCLAVES INDIENNES.

(Mousseline, richement vêtue, paraît escortée d'esclaves et accompagnée de Fernand.)

MOUSSELINE.

Par ici... par ici, seigneur étranger.

FERNAND.

Comment, Madame... il serait possible!.. Djina n'est plus chez le brahmine Nikobar?

MOUSSELINE.

Non... celle que vous venez chercher est partie le même jour que vous, et par malheur elle n'est pas revenue.

FERNAND.

Elle n'est pas revenue!... Ne dois-je plus la revoir?

MOUSSELINE.

C'est présumable... Mais je peux vous offrir une consolation. Je marie aujourd'hui mes six sœurs... Désignez celle qui vous plaira, comme c'est moi qui choisis mes beaux-frères, celui que vous voudrez remplacer, je le supprime.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, KARABOUL.

KARABOUL, s'inclinant devant Mousseline.

Immense maîtresse!

MOUSSELINE.

Que me veut cet insecte?

KARABOUL.

Permettez à une ancienne connaissance de se prosterner devant vous.

MOUSSELINE.

Mon rayon visuel ne me trompe pas, c'est Karaboul!

KARABOUL.

Karaboul, rentré dans le sein de sa patrie et dans les cuisines de votre époux.

COURTE-BOTTE.

Karaboul! Il va nous dire où est votre belle, seigneur Fernand.

FERNAND.

Oui, sur ta tête, où as-tu laissé Djina?

KARABOUL.

A onze cents pieds au-dessous du niveau de la mer... Nous avons fait naufrage en revenant.

FERNAND.

Ainsi, plus d'espoir!

MOUSSELINE.

Puisqu'on vous offre un dédommagement. Elles sont très-bien, mes sœurs.

KARABOUL.

A propos de ces demoiselles... Je viens vous annoncer l'arrivée de vos six beaux frères, montés sur six chameaux, le seigneur Nikobar vient de les présenter à leurs pudiques fiancées... ce spectacle nous a tous émus...

SCÈNE X.

LES MÊMES, NIKOBAR.

NIKOBAR, dans le ravissement de la joie, sans voir Fernand.

Non, il n'est pas possible de voir de plus beaux beaux-frères!.. le sol de l'Inde n'a rien produit de plus majestueux. (A Mousseline.) C'est vous, céleste amie... Je vous cherchais .. vous nous manquez... venez donc admirer vos magnifiques parents. . les présents qu'ils apportent, les cachemires, les esclaves, une foule de bêtes curieuses... venez compléter ce délicieux tableau de famille.

MOUSSELINE.

Il ne tient qu'à vous d'en être, seigneur Fernand.

NIKOBAR, avec transport.

Vous de retour, et je l'ignorais!.. Ah! quel bonheur!... (Changeant de ton.) Vous venez pour... J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, mon bon ami.

FERNAND.

e la connais.

NIKOBAR.

ant mieux... ça me dispense de vous l'apprendre... j'en ai le cœur navré... mais vous comprenez que dans ce jour de félicité...

FERNAND.

Je comprends que ma présence est de trop ici...

COURTE-BOTTE, bas à Fernand.

Partir... déjà!... restons au moins pour le repas de noces.

FERNAND.

Tais toi. (A part.) Elle m'a donné rendez-vous dans le jardin de la pagode... mes amis m'ont accompagné... Je ne partirai pas... je l'attends.

MOUSSELINE.

Oui, restez, seigneur Fernand, cette partie des jardins vous sera réservée... ici jamais de bruit... on entendrait une mouche voler (Coups de feu au dehors. Mousseline est effrayée.) Aïe!... qu'est-ce qui tire des pétards chez moi? (Courte-Botte et Karaboul sortent du côté d'où sont partis les coups de fusil.)

NIKOBAR.

Vos sublimes beaux-frères, ma sensitive; vous savez, l'usage indien... un jour de mariage les époux doivent tirer au vol une pièce de gibier pour l'offrir à leur fiancée; si l'oiseau reçoit le coup mortel, l'alliance est heureuse et promet une nombreuse famille.

MOUSSELINE.

C'est donc pour cela que vous n'avez rien tué le jour de vos noces.

NIKOBAR.

Je n'ai rien trouvé à tuer. (On entend de nouveau tirer plusieurs coups de feu.—Les invités et les esclaves arrivent de tous côtés.—Karaboul et Courte-Botte rentrent précipitamment.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, KARABOUL, LES INVITÉS, LES ESCLAVES.

KARABOUL, accourant.

Ah! grand Brahma!

COURTE-BOTTE, de même.

Ah! ciel de Dieu!

KARABOUL.

Elle est morte!

COURTE-BOTTE.

Il est tué!

KARABOUL.

Elle est assassinée!

COURTE-BOTTE.

On va la mettre à la broche.

TOUS.

Qui?... qui?... qui?...

KARABOUL.

Djina!

COURTE-BOTTE.

Et non, l'oiseau de paradis!

FERNAND.

Que disent-ils?

NIKOBAR.

Elle et lui, c'est le même.

FERNAND.

Djina! je l'aurais perdue... Ah! je veux la voir une dernière fois. (Il va pour s'élancer au dehors. Le chef des Brahmines parait et l'arrête du geste.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE CHEF DES BRAHMINES.

LE CHEF DES BRAHMINES, sur une musique grave.

Arrêtez! la destinée s'accomplit, il fallait que le plomb meurtrier frappât Djina sous sa forme ailée pour qu'elle perdît sa double nature. L'oiseau de paradis est mort, il ne reste plus que la jeune fille.

FERNAND, avec joie.

C'était elle!.. Ah! je ne veux plus la quitter, elle avait déjà tout mon amour, à elle toute ma vie.

NIKOBAR.

Un moment, vous oubliez nos conventions... Une pervenche cueillie sur un sol que les pieds humains n'ont pas foulé.

FERNAND, lui donnant la pervenche.

La voici!

NIKOBAR.

Une perle dérobée au collier d'une reine!

FERNAND, détachant la perle suspendue à son cou.

Je la gardais là comme mon plus cher trésor.

NIKOBAR.

Et le bouquet virginal?

FERNAND, avec embarras.

Le bouquet virginal!... (En ce moment le fond du théâtre s'ouvre et laisse voir Djina qui, vêtue de son costume espagnol, présente le bouquet à Fernand.)

TOUS.

Djina!

FERNAND.

Ce bouquet le voici!

NIKOBAR.

Une fille de l'Inde sous ce costume!

FERNAND.

C'est celui de ma patrie, désormais son pays d'adoption. (Appelant.) A moi, filles de l'Espagne .. Venez, compagnes de Djina. (Les danseurs et danseuses espagnols accourent à la voix de Fernand.)

BALLET, terminé par le pas de LA SOLEDAD.

(Tableau général.)

PROGRAMME DES PAS DANSÉS DANS L'OISEAU DE PARADIS.

Au DEUXIÈME ACTE : **Les cinq sens**, — pas d'action exécuté par madame GUY-STEPHAN et M. MASSOT.

Au TROISIÈME ACTE : **Le mariage bohémien**, — ballet.

PREMIÈRE PARTIE : **Les Ghekettes**, — pas dansé par mesdemoiselles Ballotte, L. Lamoureux, Hélène, Albertine, Emma, Octavie et toutes les dames du ballet.

DEUXIÈME PARTIE : **La Zingarella**, — walse par madame GUY-STEPHAN et M. MASSOT.

TROISIÈME PARTIE : **Les Filles des Noces**, — pas de six, dansé par mesdemoiselles Ballotte, L. Lamoureux, Albertine, Hélène, Emma, Octavie.

QUATRIÈME PARTIE : **La Tourbillonne**, — grande ronde bohémienne, exécutée par madame GUY-STEPHAN, M. MASSOT, les secondes danseuses et les hommes et dames du ballet.

Au QUATRIÈME ACTE : **Rêves de fortune et d'amour**, — ballet d'action; madame GUY-STEPHAN, M. HAMEL et tous les artistes de la danse.

Au CINQUIÈME ACTE, PREMIER TABLEAU : **La Maja**, — par madame GUY-STEPHAN et le corps du Ballet.

El Obsequio, — par madame GUY STEPHAN et M. MASSOT.

La Grenadina, Bito, — par madame GUY-STEPHAN.

El Zapateado, — par madame GUY-STEPHAN et M. MASSOT.

DEUXIÈME TABLEAU. **La Soledad**, — par madame GUY-STEPHAN, les secondes danseuses et tous les artistes de la danse.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. Charles Canot, régisseur général, au théâtre de la Gaîté.

FIN 76820

LAGNY. — Typographie de VIALAT et Cie.